

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 712 — 3 Déc. 1870.

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement en accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

#### SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le général Clément Thomas. — Le Bulletin de la guerre. — Les Mémoires de la République, par Lorédan Larcaey. —

Les proclamations. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle.

GRAVURES : Le 72<sup>e</sup> bataillon de marche de la garde nationale. — Le général Clément Thomas. — Transport des pièces marines. — La nouvelle église de Montrouge.

— Le Cirque des Champs-Élysées. — Retour des francs-tireurs de Neuilly-sur-Marne. — Barque prussienne. — La messe des mobiles du Finistère. — Ruines du château de Chantourterelle. — Ruines d'une fabrique de carton. — M. Bayard de la Vingtrie. — Aspect de la porte de Saint-Denis.



LA DÉFENSE. — Le 72<sup>e</sup> bataillon de marche de la garde nationale à Bondy, le 24 novembre 1870. — (D'après les croquis de M. Henry de Montaut.)

## COURRIER DE PARIS

A l'heure où je commence ce Courrier, on entend au loin le grondement de la canonnade. Paris, tout entier, haletant d'inquiétude, sent que le jour suprême est venu, et qu'il faut vaincre ou mourir.

Sur les murailles, on a placardé les trois proclamations du Gouvernement, du général Trochu et du général Ducrot. Des groupes nombreux stationnent autour des affiches, qui ont été posées la nuit, et les commentent avec avidité.

A l'aspect de ces groupes, je me suis involontairement rappelé une autre matinée froide, brumeuse, comme celle-ci. J'étais gamin alors, et je me rendais à la classe du matin du lycée Bonaparte. Des passants étaient également attroupés. Ils lisaient également des affiches, et l'émotion n'était pas moins grande, quoique différente.

Il y a, presque jour pour jour, dix-neuf ans de cela, c'était le 2 décembre 1854. Ce jour-là, il s'agissait d'étouffer la France. Il s'agit de la sauver aujourd'hui. Mais, hélas! ceci est le produit de cela. C'est le coup d'État qui a amené les Prussiens à nos portes....

Mais écartons ces sombres souvenirs!

Et pour nous reconforter, relisons une fois de plus cette admirable proclamation du général Ducrot, qui a fait courir un frisson de patriotisme dans les veines de Paris tout entier. Nous n'avions pas été habitués à un pareil langage, et ce ne sont pas les généraux d'antichambre qui auraient été capables de le tenir.

Quoi qu'il arrive, le nom du général Ducrot sera respecté dans l'histoire.

Ses adieux avec le général Trochu ont été superbes de simplicité et de grandeur. Le général Trochu et le général Ducrot étaient à Saint Cyr de la même promotion. Ils ne se sont, pour ainsi dire, jamais perdus de vue, et ont marché dans la vie côte à côte à travers mille périls. Dimanche soir, au moment où ils se sont séparés pour aller chacun à son poste prendre part à la grande bataille, ils se sont embrassés avec effusion en se disant au revoir, sinon ici, du moins là-haut.

Je m'imagine que quand M. de Failly courait à la défaite, avec l'entrain qu'on lui connaît, les choses ne devaient pas se passer tout à fait ainsi.

Etrange population, situation plus étrange encore!

La veille, dans la salle de l'Opéra, c'était fête, et la foule se pressait, avide d'applaudir aux admirables vers de Victor Hugo.

Ceux qui ont assisté aux représentations gratuites de l'Empire auront été frappés comme nous de la différence incroyable d'attitude qu'on doit signaler chez les spectateurs.

Jadis, c'était la foule grouillante, tumultueuse; c'étaient les lazzi hébétés du titi s'entretenant sans relâche.

Et tu sœur! tu peux te fouiller! étaient le bouquet ordinaire de ce feu d'artifice. Lundi, au contraire, le recueillement, la dignité dans la tenue, l'attention intelligente. On eût presque dit un tribunal de justiciers siégeant pour prononcer un verdict solennel.

Chacun des artistes est venu tour à tour faire applaudir les pièces merveilleuses de ce livre incomparable. Quels applaudissements pour Favart, pour Frédéric, pour Coquelin, pour Taillade!

Comme on aurait voulu que Victor Hugo fût là pour lui faire une ovation personnelle! Mais le maître, avec un bon goût dont on ne saurait trop le féliciter, s'était soustrait par l'absence à ce triomphe direct.

Les échos de la fête du 28 novembre seront du moins allés jusqu'à lui, apportés par les amis qui se pressent chaque soir dans sa demeure hospitalière.

C'est le soir, en effet, que Victor Hugo reçoit.

Vers six heures, tous les soirs, il vient dîner à l'hôtel du pavillon Rohan, chez son fils. Pas de mise en scène pompeuse. Le simple appartement de l'hôtel meublé. Ceux des intimes qui sont là prennent place autour de la table familière. Puis, vers huit heures, les visiteurs commencent à arriver.

Victor Hugo donne la réplique à chacun; tantôt racontant avec un charme infini, tantôt emporté par la fougue de son patriotisme dans quelque imprécation contre le vandalisme prussien.

Chose rare! celui qu'on est si heureux et si avide d'écouter, sait lui-même écouter les autres. Il a la condescendance et la bienveillance, et j'ai vainement cherché trace en lui de ce prétendu esprit dominateur que d'aucuns ont voulu lui attribuer.

Ce n'est plus le salon imposant de la place Royale dont les soirées mémorables sont restées dans les souvenirs, ce n'est plus la grande hospitalité de Guernesey dans la maison fièrement suspendue au dessus de l'Océan.

Mais ce génie, dans ce petit coin d'auberge, nous paraît peut être plus grand par la bonhomie même de l'entourage.

On se sent plus près de l'homme, on le pénètre mieux, et on ne l'en aime que davantage.

Après avoir applaudi à la belle représentation des *Châtiments*, nous devons dire, en toute sincérité, qu'il nous semble qu'il est temps de mettre un terme à tous les ébats dramatiques et lyriques.

Je sais bien que la fin justifie les moyens, au dire de l'axiome connu. Mais la charité ne suffit pas à compenser ce qu'il y a d'inopportun à tout ce qui peut ressembler en ce moment à un plaisir.

Il faut que tous les esprits entrent dans la période d'austérité.

Il le faut d'autant plus que l'on a descendu l'échelle quatre à quatre, et qu'après avoir commencé par des œuvres graves, on en est arrivé à offrir au public des pochades vraiment indignes de la situation présente.

Il y a je ne sais quoi de choquant dans l'association que font certaines affiches du patriotisme et de la gaudriole.

Comment voulez-vous, par exemple, qu'on ne se sente pas écœuré en lisant quelque chose comme ceci :

### SOIRÉE PATRIOTIQUE

Au bénéfice des malheureuses victimes de l'héroïque Châteaudun.

#### Première Partie :

*J'ai une paille dans l'œil* (chansonnette comique), par M. X.

*Ah! j'avons-t-y bu* (duo bouffe), par MM. Y. et Z.

Un peu plus, Clodoche et sa bande auraient proposé de se désosser au bénéfice des blessés, et nous aurions eu le *cancan des ambulances*.

Encore une fois, il est temps d'en finir. L'éclairage manque d'ailleurs.

Il ne faut pas que lorsqu'on écrira l'histoire du siège, on puisse dire que nous avons dépensé en futilités les heures précieuses de la défense.

A propos de défense, où s'arrêteront les découvertes de la science?

Songer que la médecine qui sauve marche à pas si lents! tandis que la chimie qui tue fait des enjambées si longues!

Vous avez sans doute entendu parler de la dynamite, cette nouvelle poudre brisante dont les effets sont terribles et prodigieux.

Dimanche, à Vincennes, des expériences très-curieuses ont eu lieu.

Ces expériences ne laissaient pas que d'avoir un danger réel, car on n'avait pas encore passé de la

théorie à la pratique, et l'on ne savait pas au juste comment se comporterait ce terrible engin de destruction.

La dynamite jouit d'une singulière propriété. Allumée directement, elle ne prend pas feu, ou du moins s'éteint aussitôt sans explosion.

Par la percussion, au contraire, elle éclate avec le plus formidable fracas et cause des ravages qui dépassent tout ce que l'imagination peut rêver.

Une livre de dynamite suffirait à détruire, de la cave au grenier, une maison de cinq étages. Une faible quantité de dynamite placée à l'air libre, non pas dedans, mais sur un canon de 12, l'a réduit en copeaux. De même d'un blindage de navire, d'un rail de chemin de fer, etc.

On comprend facilement quel parti on pourra en tirer pour l'anéantissement des ouvrages ennemis, des tunnels de chemins de fer, des canons.

Pour ce qui est des tunnels, la besogne sera plus compliquée, car nous tenons de bonne source un détail important.

Les Prussiens, comprenant quelle importance pourrait avoir la destruction de ces ouvrages, qui leur couperait leurs communications, ont placé sous chaque voûte du chemin de fer de l'Est un véritable petit corps d'armée.

Les braves gens! Je n'ai pas pu lire sans une émotion profonde un récit fait par le *Siècle* et auquel, comme il le dit, on doit les honneurs de la publicité.

Les ouvriers du chemin de fer de Lyon avaient été chargés de concourir pour une part importante à la fabrication des nouveaux canons.

L'autre jour, le premier de ces canons étant terminé, ils l'amènèrent au Conservatoire des Arts-et-Métiers, où on leur fit donner, à titre de gratification, une somme de trois cents francs.

Les ouvriers acceptèrent, mais en descendant ils se concertèrent, et déposèrent en sortant les trois cents francs dans un des troncs de la Société de secours aux blessés.

Le lendemain, le directeur des ateliers du chemin de fer de Lyon, qui avait appris cette bonne action, réunissait tous ses braves travailleurs dans un banquet fraternel.

Au dessert, l'un des administrateurs demanda la parole, et après avoir félicité son vaillant personnel, conclut en déclarant qu'il leur accordait une récompense de 5,000 francs à partager entre eux.

Applaudissements chaleureux! cordiale effusion! Un des ouvriers prit la parole au nom de ses camarades pour témoigner toute leur gratitude.

— Cette fois encore, nous acceptons, dit-il, mais à condition que les cinq mille francs serviront à offrir un canon à la République.

De pareils actes se passent de commentaires. Les braves cœurs!

Tous les renseignements qui nous arrivent de la province sont lus ici avec la même avidité que les renseignements venus de Paris;

Ce qui fait que chacun a dévoré cette semaine le récit du voyage de M. Lucien Morel à travers les lignes prussiennes, récit publié par le *Gaulois*. M. Lucien Morel appartenait au journalisme avant la révolution du 4 septembre. Quant à son portrait physique, le voilà d'après nature en trois coups de plume: petit, mince, d'apparence débile; on ne croirait jamais qu'il soit de taille à supporter les fatigues d'une semblable traversée.

La figure est *flûtée*, comme disent les paysans.

Les cheveux taillés en brosse portent crânement un chapeau légèrement incliné vers l'oreille, les lèvres sont minces, l'œil aiguisé! Pas de barbe, un commencement de moustache.

La parole facile, un besoin perpétuel d'agitation.

Quant aux péripéties essayées par M. Morel, il se charge lui-même de les raconter, nous n'en dirons rien.

Nous nous bornons à lui emprunter cette description de la bonne ville de Tours qui s'est vue

appelée à l'honneur bien imprévu d'être la seconde capitale de la France :

« On dirait Paris en 1867, lors de l'Exposition universelle. Partout une foule énorme, dans les hôtels, dans les restaurants, dans les cafés, dans les boutiques. Un mouvement indescriptible, un va-et-vient depuis la première heure du jour jusqu'à la nuit. Les journaux, qui s'enlèvent avec fureur, ne contribuent pas peu à cette agitation inusitée. Le *Moniteur universel*, qui s'imprime chez Mame, atteint à lui seul un tirage énorme. Du reste, les distractions sont à peu près nulles, comme chacun le comprend, et, sauf quelques concerts, le monde des théâtres n'existe pas. Tours est peut-être encore, sous ce rapport, moins privilégié que Paris assiégé et bloqué de toutes parts. »

Comme on le voit, la transformation est complète.

La paisible cité dont les rues mornes semblaient sommeiller, devient tout à coup l'une des villes les plus tumultueuses.

Pendant ce temps-là, à Paris, savez-vous ce que l'on voit ?

L'on voit, je l'ai constaté de mes yeux, à la gare d'Orléans naguère si grouillante et aujourd'hui silencieuse, on voit sur le plancher des fourgons où se tenait jadis le conducteur du train volant d'un bout de la France à l'autre, on voit l'herbe pousser entre les planches, comme il en pousse entre les pavés des rues désertes.

Vous ne sauriez croire combien ce détail si futile en apparence serre douloureusement le cœur et vous émeut profondément.

Le *Siècle* publiait l'autre jour un spirituel portrait de ce qu'il appelle le nouvelliste à sensation. « Le vrai nouvelliste, dit M. Charles Durier, n'est ni patriote, ni factieux; il n'est pas alarmiste, il n'est pas optimiste, il est nouvelliste. Si les Prussiens envahissent une province, trois jours après il annonce qu'ils l'ont évacuée. Si les nôtres ont occupé une ville, trois jours après il annonce que l'ennemi l'a reprise. Sa devise est : *Tout par la nouvelle pour la sensation*. L'espoir renaît; il répand le bruit d'un échec; ou bien un succès le mettant en veine, il dévide toute une série de victoires.... de source sûre. Quelle source? Des gens bien informés. Quelles gens? Questions oiseuses. Il suffit. L'ombre même d'un peu de jugement est bannie de son cerveau.

« Mais cependant la vraisemblance, direz-vous? La vraisemblance? Bien, je m'en doutais! Vous lui faites tort, vous ne le voyez pas encore aussi admirable qu'il est. Il n'a pas l'ambition qu'on le croie. C'est assez pour lui de savoir que ses entre-filets, livrés au vent de la publicité, s'échappent des kiosques comme l'essaim de la ruche, et, bruisant sur tous les groupes, volent de bouche en bouche de la rue aux remparts. C'est là sa joie et son bonheur. Qu'on les accueille avec mépris ou complaisance, ils ne mettront pas moins les gens en émoi. Il n'en demande pas davantage. »

A ce croquis, touché de main de maître, nous ajouterons un trait. Le nouvelliste n'est parfois et trop souvent qu'un pur et simple trafiquant qui pratique la tromperie sur la qualité de la chose vendue.

Quel moment choisit-il ?

C'est quand, pendant des semaines, nous étions retranchés de la patrie comme du royaume d'en haut, quand nos filles, nos femmes, étaient de chères âmes absentes, quand nos grandes villes nous étaient voilées comme la cité de Dieu, quand nous ne savions pas plus de nos armées de secours que des phalanges célestes! Vous vous étonneriez que ces nouvellistes profanes aient eu la partie belle? Vous vous étonneriez que cette nuée d'évangélistes s'abatte sur nous, pour nous ahurir, pour nous faire passer, ainsi qu'un saint homme, de la confiance à la crainte et de l'épouvante à l'espoir, pour jouer sur nos nerfs tendus les airs variés dont se repaît la crédulité!

Toutes ces réflexions me venaient à l'esprit en entendant redoubler les grondements terribles du canon de la lutte suprême engagée.

Le Gouvernement a bien fait, croyons-nous, de demander le silence au nom du patriotisme.

Ce silence-là, dans de pareils instants, le *Courrier de Paris* voudrait le garder. Il comprend combien ingrate est sa tâche.

A chaque instant la plume s'arrête.

Que dire à des lecteurs qui, dans deux jours peut-être, au moment où ces lignes paraîtront, seront en proie à tant d'effroyables préoccupations? Tout ne semble-t-il pas indifférent au milieu d'une crise semblable?

Tenez. Chaque semaine on publie la liste des décès, et cette liste constate que la variole exerce de sérieux ravages. A-t-on le temps d'y songer seulement? Ce qu'on écoute, ce sont les échos du dehors, c'est la grande bataille d'ici à laquelle répond probablement une bataille de là-bas, et les noms de Trochu, de Ducrot, d'Aurelle de Paladines, reviennent sur toutes les lèvres.

A propos du général d'Orléans, une anecdote se place au bout de ma plume.

Comme elle est tout à l'honneur du courageux vainqueur, je m'empresse de la raconter.

C'était en Afrique, dans une des expéditions meurtrières que nous fîmes en Algérie.

Le général Le Flô, actuellement ministre de la guerre et dans ce temps-là simple commandant, s'était avancé sur une éminence pour reconnaître les forces de l'ennemi.

Il pleuvait littéralement une grêle de balles. Soudain le commandant Le Flô se sent empoigné par une main vigoureuse qui le repousse violemment en arrière.

Un corps se place devant lui.

— Que signifie cela? s'écrie le commandant Le Flô étonné.

Cela signifie que je suis ton aîné de six mois et que j'ai le droit de me mettre devant toi pour t'empêcher d'être tué. S'il te plaît de rester...

La voix qui parlait ainsi était la voix d'Aurelle de Paladines, camarade d'école de Le Flô, qui lui sauvait la vie malgré lui.

Avez-vous visité une ambulance? Je ne sais rien de plus terrible.

La vue de cet asile de la souffrance voulue est cent fois plus poignante que celle d'un hôpital, cet asile de la souffrance subie. Quand on pense que ce sont des êtres humains qui de leurs propres mains travaillent à leur destruction, on se sent pris d'une horreur immense.

Heureusement, on peut, aux ambulances, constater en même temps que les crimes de l'humanité contre elle-même, l'œuvre de ses vertus.

Chaque jour la charité fait là des prodiges. J'entends la charité spontanée, celle qui vient d'elle-même, sans qu'on ait besoin de réclamer son concours.

M<sup>me</sup> Magnin, la femme du ministre, consacre toutes ses journées à cette touchante besogne. Demandez aux blessés qui l'ont vue vingt fois à leur chevet; demandez aux mobiles de la Côte-d'Or, qui tous ont reçu ses soins!

Rien n'est émouvant comme la reconnaissance que témoignent ces malheureux blessés à ceux qui s'occupent d'eux. Il y a dans leur regard je ne sais quoi de déchirant et de consolant à la fois.

Mais c'est surtout sur le champ de bataille, quand on les ramasse, qu'ils ont des élans de gratitude infinie.

Ce qui préoccupe surtout les blessés, c'est la crainte d'être laissés pour morts et sans secours; c'est aussi la peur de tomber au pouvoir de l'ennemi.

A l'affaire de l'Hay, un officier fut trouvé sans connaissance, et sa main crispée serrait dans sa poche un petit revolver. Quand il revint à lui, il déclara qu'il tenait cette arme pour s'achever lui-même si un Prussien s'avancait pour le relever.

Au milieu de nos épreuves, nous avons be-

soin de grands exemples, non pas pour nous donner du courage, mais pour nous inspirer le désir d'imiter l'héroïsme des peuples qui comme nous et avant nous ont souffert les horreurs d'un siège.

L'*Officiel* racontait, cette semaine, le siège de Venise par la plume de notre ami Maret.

Ce siège est une des pages les plus admirables de l'histoire humaine.

Il y a là des épisodes qui font venir des larmes dans tous les yeux.

Le bombardement commence; aussitôt, réveillés au milieu de la nuit, les pauvres habitants du faubourg de Canareggio envahirent les rues et les places, hagards, nus, levant les bras au ciel. Six mille familles environ se répandirent dans la ville, les hommes essayant d'emporter quelques meubles, les femmes enlevant dans leurs bras leurs enfants, fardeaux plus précieux, les malades et les blessés se traînant aux lueurs de l'incendie et tombant parfois sur le pavé, d'où ils ne se relevaient plus. Toute cette cohue informe, sanglotant, hurlant au milieu des débris et des éclats, se dirigeait vers la place Saint-Marc, encore épargnée. Là les attendait une population frémissante; tout Venise était debout, et les toits des palais regorgeaient de spectateurs.

Une scène vraiment touchante se passa alors sur cette place. Les riches se précipitèrent au-devant des pauvres; chacun se disputa l'honneur de leur donner asile. On s'embrassait, on se serrait les mains; toutes les portes s'ouvraient. Plus de plébéïens, plus de nobles, rien que des citoyens. Mais les maisons ne purent suffire; il fallut loger des familles entières sous les portiques des Procuraties, du palais ducal et de la Zecca. Là les hommes s'assirent, jetant sur leur quartier désolé ce regard terne et vide où se lisent les profondes douleurs; et l'on vit, chose sublime, l'enfant du riche partager son lit avec l'enfant du pauvre, auprès des deux mères qui pleuraient.

M. Maret raconte plus loin cet incident épique.

Le 21 août, il y eut sur la place Saint-Marc un spectacle lugubre.

Une foule immense, composée d'hommes du peuple, hâves, décharnés, demi-nus, s'avança sous les fenêtres du palais. On eût dit une bande de squelettes, et le bruit qu'ils faisaient en marchant semblait le fracas de leurs os entrechoqués.

Manin paraît au balcon.

Alors une rumeur sort de ces mille poitrines, et ce cri se détache, sombre, profond, caverneux :

« Nous avons faim... »

Pareil à un héros de Plutarque, le dictateur se croise les bras, et, après avoir enveloppé la multitude d'un regard admirable de dédain et d'énergie :

« Que celui qui a faim s'avance! »

Personne ne bougea.

Manin montra une fois de plus, ce jour-là, le pouvoir d'un geste et d'un mot sur un peuple en délire.

Je l'ai connu à Paris ce Manin, si grand et si simple à la fois. Vous auriez dit le bourgeois le plus bourgeois, à le voir passer dans la rue, son parapluie sous le bras et ses lunettes sur le nez.

Il y avait un cœur de héros et une intelligence d'élite dans cette enveloppe bonhomme. Ne raillons pas le bourgeois. C'est lui qui parfois est l'honneur des nations. Ne raillons pas le bourgeois, nous qui venons d'assister aux premiers exploits de cette garde nationale tant bafouée jadis.

Dois-je placer ici en finissant une anecdote? Elle est tellement typique que je n'y résiste pas.

Un homme de lettres de nos amis est nommé dernièrement bibliothécaire d'un ministère.

Il vient pour prendre possession et s'étonne de ne pas trouver là son prédécesseur pour lui donner quelques instructions préliminaires.

Alors, le garçon de bureau s'approche de lui, et d'un ton convaincu :

— Je vous expliquerai tout cela, monsieur; depuis un an et demi, c'est moi qui fais marcher la bibliothèque.

O fonctionnaires du grand empire!

PIERRE VÉRON.

LE GÉNÉRAL  
CLÉMENT THOMAS

Le général Clément Thomas n'a pas attendu que la République française eût atteint son zénith pour la saluer de son enthousiasme.

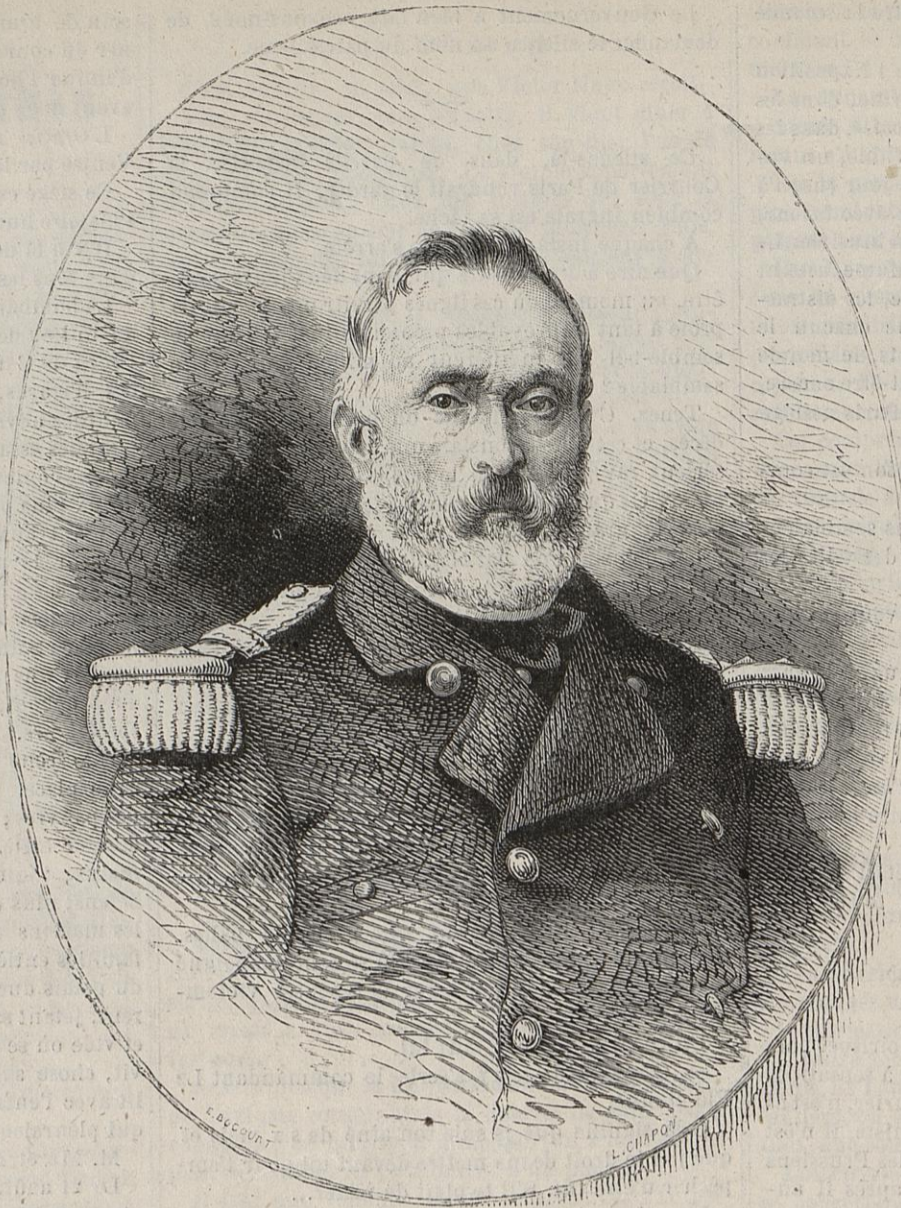
Bien avant que les myopes mêmes fussent aveuglés de son éclat, il avait compris que cet écho sonore de l'histoire antique, mis en action par les États-Unis d'Amérique et la France régénérée de 89, était la forme suprême des sociétés, celle sous laquelle un peuple reprend possession de lui-même.

Dès sa jeunesse, M. Clément Thomas, qui va atteindre ses soixante et un ans, s'est dévoué aux idées démocratiques, au triomphe desquelles il a sacrifié son intelligence et son activité.

Enrôlé volontaire, en 1827, dans un régiment de cavalerie, il conspire, en 1834, contre la royauté de Louis-Philippe, qu'il n'acceptait pas comme la meilleure des Républiques. Il est mêlé à la conspiration militaire de Lunéville, dénoncé et arrêté.

Compris dans le *procès d'avril*, il est envoyé devant la cour des pairs qui le condamne à la déportation.

Il s'évade de Doullens par un hardi coup de main et va



Le général Clément Thomas, commandant supérieur des gardes nationales de la Seine. (Photographie de M. Pierre Petit.)

rejoindre en Angleterre ses amis Godefroi Cavaignac, Armand Marrast et Guinard.

M. Molé arrive au ministère et signale son avènement par une amnistie politique.

Clément Thomas rentre en France et prend dans la rédaction du *National* la haute main dans les questions militaires.

Naturellement il fait de l'opposition et il voulait bien ce qu'il écrivait, car lorsqu'il s'est agi pour lui de passer de la parole aux œuvres, il n'a pas reculé.

S'il a poussé le peuple à la République, le peuple l'a trouvé tout prêt, en 1848, à supporter avec lui les épreuves par lesquelles devait passer le gouvernement de la souveraineté populaire.

M. Clément Thomas a su se faire un dévouement qui jamais ne se lasse et jamais ne se rebute.

Originaire de la Gironde, le gouvernement provisoire l'envoie à Bordeaux, où la situation politique se trouvait compromise.

Il rétablit le calme dans cette grande ville agitée, qui le nomme son représentant à l'Assemblée Constituante.

Le 4 mai, les députés de la nation acclament la République sous le péristyle du Palais-Bourbon; M. Clément Thomas l'acclame aussi et la définit quelques jours après dans un banquet qu'il préside en qualité de colonel de la 2<sup>e</sup> légion de la



LE SIÈGE — Transport d'une pièce marine, du Moulin de la Galette sur un autre point de Paris. — (Dessin d'après nature de M. Marie.)

garde nationale. Portant un noble toast au Souverain puissant et magnanime qui régissait alors comme aujourd'hui les destinées de la patrie : « Au peuple souverain ! s'écrie-t-il. C'est là, mes amis, une dynastie qui ne périt jamais ; elle seule peut dire qu'elle est de droit divin comme la justice, la force et la vérité. Son origine est aussi ancienne que notre

nationalité ; son illustration date du berceau même de notre race. . . . .

« Rallions-nous donc autour de ce pouvoir devant lequel on peut s'incliner sans bassesse et sans défiance ; car ce pouvoir si fort, si légitime, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous. Inclignons-nous devant sa grandeur et ce qu'il vient de fonder dans

un dernier élan sublime, et, tout en buvant au peuple souverain ! crions d'une voix unanime et sincère : « Vive la République ! »

Mais s'il saluait, acclamait et aimait la République, Clément Thomas n'acceptait pas les crimes qu'on commettait en son nom. Le jour où la représentation nationale fut violée par les envahisseurs



LE SIÈGE. — La nouvelle église de Montrouge, servant d'ambulance provisoire, le 31 novembre. — (Dessin de M. A. Deroy.)

le 15 mai, il amena sa légion au secours de l'Assemblée, et obligea les égarés à respecter dans ses murs la souveraineté du suffrage universel.

Mis à la tête de la garde nationale, en remplacement du général Courtais, Clément Thomas marcha bravement contre l'insurrection de juin. Le 23, il fut blessé dans la rue Saint-Antoine, à l'enlève-

ment de l'énorme barricade qui en défendait l'entrée. A la tribune de la Constituante, il lutta tout aussi courageusement contre l'ambition de Louis Bonaparte, dont il devinait les coupables projets. C'est même sous une de ses interpellations directes et vigoureuses qu'il força le futur héros de Sedan à sortir de son mutisme obstiné. Le conspirateur

impérial affirma, ce jour-là, qu'il n'avait qu'un but : « mériter l'estime de tous les gens de bien. » On sait aujourd'hui comment et par quels moyens il y a réussi.

Dans une autre séance, Clément Thomas prit corps à corps M. Rouher, celui qui devait être le si digne ministre d'un empereur si indigne.

Remplacé par le général Changarnier dans le commandement de la garde nationale, non réélu à l'Assemblée législative, M. Clément Thomas se retira en province jusqu'au moment où le proscrit le coup d'État. Il se réfugia en Belgique, plus tard dans le duché de Luxembourg et en Suisse.

Comme Charras, Edgar Quinet et Victor Hugo, Clément Thomas ne voulut pas pour lui de l'amnistie impériale de 1859. « Il préféra, selon ses expressions d'alors, l'exil au spectacle de la dégradation de son pays, » et à ceux qui lui demandaient s'il rentrerait en France par la porte que rouvrait l'homme du 2 décembre, il répondait : « Jamais. »

Il n'y est rentré que le jour où la France envahie a fait appel au courage de tous ses enfants, où la défense de la patrie a été pour chacun le premier des devoirs.

Après vingt ans d'exil, Clément Thomas est venu s'inscrire dans les rangs de la milice citoyenne. Il a été nommé par acclamation chef de bataillon dans le 148<sup>e</sup>. Le Gouvernement de la défense nationale, en lui rendant le titre de général, l'a nommé au commandement du 3<sup>e</sup> secteur. Le lendemain de la journée du 31 octobre, il reçut le titre d'adjutant général de la garde nationale, titre qu'il a échangé quelques jours après contre celui de commandant supérieur de cette milice citoyenne dont le contingent forme aujourd'hui la première armée de Paris.

Républicain honnête et convaincu, la République trouvera toujours en lui le défenseur qu'aucun parti ne saurait intimider ni corrompre.

Nous y comptons.

LÉO DE BERNARD.

## LE BULLETIN DE LA GUERRE

« Nous irons partout, partout, partout, » aurait dit à Changarnier le prince Frédéric-Charles, le jour où le vieux général venait au camp prussien traiter de la reddition de l'armée de Metz.

Nous n'avions pas besoin d'entendre ces paroles d'un devastateur victorieux pour être fixés sur l'avidité de la Prusse; mais nous devons rendre cette justice au feld-maréchal de nouvelle promotion, qu'il met au moins de la franchise dans sa haine.

M. de Bismark enveloppe de plus d'hypocrisie et de mensonge son inimitié féroce. Il a des théories au service de son ambition, et, s'il ruine et dévaste la France en excitant le zèle des huit cent mille

missionnaires du pieux roi Guillaume, c'est afin de la régénérer; c'est pour son bien. Pendant que les généraux prussiens nous écrasent, lui nous catéchise. A ses yeux, l'anarchie de la France, la corruption de Paris, justifient suffisamment l'ardeur guerrière de ces Prussiens, qui ont fait de leur industrie, de leur science et de leur conscience les humbles servantes de leur artillerie.

Ce texte, qui consiste à imprimer à la conquête prussienne quelque chose de saint et de réparateur, a été un certain moment populaire en Allemagne. La résistance obstinée de Paris, le réveil de plus en plus effrayant de la province, lui enlèvent chaque jour un nouvel argument.

Tout ce beau zèle de piétiste indigné tombera tout aussi vite que les menaces du prince Frédéric-Charles, qui voudrait bien faire une entrée triomphale à Marseille, après avoir rapiné le pays jusqu'aux plages de la Méditerranée. Ah! c'est qu'en fait de rapines, on n'en remontre pas aux Prussiens. Ils ont élevé le pillage à la hauteur d'une institution. Ils respectent le carré de choux d'un particulier, mais ils écrasent la commune de contributions et de réquisitions. Ils ne touchent pas à un radis planté en terre, mais ils volent les caisses publiques, prennent bœufs, vaches, chevaux, mulets, paille, blé, avoine, et quelquefois la vie des récalcitrants. En fait de volerie, ils font grand, laissant le détail aux maraudeurs qui suivent l'armée depuis son entrée en campagne.

On m'a affirmé, et je ne jurerais pas que le fait n'est pas vrai, que le gouvernement de l'honnête roi Guillaume avait traité du dépouillement de la France avec une grande compagnie financière allemande.

Moyennant une centaine de millions de thalers, le futur empereur d'Allemagne aurait vendu à des exploités émérites le droit de pillage en France. La société aurait été organisée par actions et ses opérations privilégiées auraient commencé en même temps que celles de la guerre. Le personnel, recruté parmi tout ce que les condamnations judiciaires avaient mis en dehors de l'armée, était embrigadé par escouades et fonctionnait avec la régularité d'un régiment prussien. Les transports étaient admirablement organisés, et tout se faisait avec cette méthode dont se glorifient nos voisins d'outre-Rhin, gens pratiques par excellence.

Quand une ville manufacturière est prise, l'armée fait ses réquisitions, le général impose ses contributions. Leurs droits de la guerre s'arrêtent là.

Alors arrive le tour de l'Association des voleurs allemands. Ces consciencieux dévaliseurs se mettent

à l'œuvre. Ils démontent consciencieusement les métiers pièce à pièce, les emballent proprement et les expédient en Allemagne, le gouvernement prussien leur garantissant le transport gratuit jusqu'à la frontière. Après les métiers, ce sont les meubles, les outils, les instruments agricoles. Tout y passe.

Pendant qu'on y est, il faut bien tuer l'industrie française, comme sa supériorité militaire, comme sa virilité politique. Et qui donc profitera de l'héritage, si ce n'est l'Allemagne dont l'armée se décime, dont les diplomates se discréditent, dont le travail est anéanti, pour pousser jusqu'à la fin cette grande guerre dont l'auteur hypocrite est M. de Bismark, et le comparse nécessaire, un capitaine de voleurs!

La France n'a donc qu'à bien se tenir si elle ne veut pas que toutes ses provinces passent sous les fourches caudines de tous ces pillards brutaux qui ont déjà dévasté tout l'Est jusqu'à Paris, et ruiné tout le pays de Paris à Orléans.

La France républicaine ne paraît plus disposée à se laisser faire, et le prince Frédéric-Charles peut partir en guerre pour soutenir le général de Thann et M. de Werder, que cela ne nous effraye guère plus que les rodomontades dont il a fait étalage devant le général Changarnier, que sa réputation militaire et son grand âge auraient dû mettre à l'abri de pareilles insolences.

Ils en ont déjà trop fait, les Prussiens. Nous en sommes arrivés tous, bourgeois, paysans et ouvriers, à ne plus nous demander par quelle paix nous pourrions nous tirer de l'abîme. Nous disons à la guerre: Soit!

L'indignation nous a gagnés, notre courage se raffermi, le chant du franc-tireur de M. Laprade est devenu notre mot d'ordre:

Qu'on s'indigne avec nous de cet affront commun,  
Et tous seront sauvés par l'effort de chacun.  
Que le moindre clocher sonne le glas d'alarmes;  
Que chacun sous son toit se dresse avec ses armes:  
Que tout hameau lointain, vierge de l'étranger,  
Coure au-devant du flot qui nous veut submerger;  
Que dans un mur vivant bloc à bloc on se serre;  
Qu'un grand orage humain se soulève de terre,  
Et comme nos aïeux l'ont su faire autrefois,  
Qu'il pousse devant lui les rochers et les bois;  
Que tout homme jaloux d'une sœur, d'une femme,  
Ayant à lui son champ et sa fierté dans l'âme,  
Que tout chef d'une race et tout enfant pieux  
Qui sait sous quel gazon reposent ses aïeux,  
Jurant de recouvrer cette place usurpée,  
Frappe un coup de sa faux s'il manque d'une épée,  
Et certes nous verrons ces torrents d'ennemis  
Des villes et des bourgs promptement revomis,  
Et nous redeviendrons, d'insultés que nous sommes,  
Libres, maîtres chez nous, comme il sied à des hommes.



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

«... Le colonel Deleley et le colonel Foy, puritains en matière de devoirs militaires, ne trahissaient leur penchant pour l'opposition que par de malins sarcasmes: c'étaient des frondeurs sans colère et sans arrière-pensée; mais le dernier révélait déjà cette haute puissance oratoire qui devait le rendre un jour capable de remuer le monde. »

Et plus loin:

« L'histoire des Philadelphes se résume en deux ou trois efforts malheureux, dont le premier fut déconcerté par l'espionnage, dont le dernier fut exécuté par la mort. Le premier fut maladroit, le second fut insensé. »

Nous sommes à l'un de ces premiers efforts.

Bonaparte, malgré la confiance qu'il avait ou qu'il paraissait avoir dans son étoile, ne demeura pas toujours indifférent aux mouvements des Philadelphes.

Mais cette fois il n'accorda qu'une faible importance à la tentative avortée qui fait le point de départ de ce récit.

S'il n'avait écouté que la voix de sa conscience, il aurait immédiatement rendu Chanvallon à la liberté, mais il préféra écouter la voix de sa politique.

Chanvallon devait être pour lui un instrument, rien qu'un instrument.

Il mit Joséphine au courant de ses projets; celle-ci, peu accoutumée à la discussion et encore moins à la résistance, se soumit à tout ce qu'il voulut.

En conséquence, une riche parure fut envoyée à la marquise d'Ermel, avec une invitation de se trouver dans la loge de M. et M<sup>me</sup> Bonaparte au concert du Conservatoire qui devait avoir lieu le lendemain.

Ces concerts du Conservatoire avaient été mis à la mode par le Premier Consul, qui avait rapporté de ses campagnes d'Italie un goût assez vif pour la musique, — particulièrement pour la musique de Paësiello. Aussi le servait-on à souhait. Plusieurs fragments de la *Molina* devaient être exécutés ce jour-là, à son intention.

Il y avait un public choisi.

La loge du Premier Consul demeura vide pendant la moitié de la première partie du concert.

A un moment de l'autre moitié, la porte s'ouvrit et Joséphine parut; — mais Bonaparte ne l'accompagnait pas.

Ce fut une demi-déception.

Quelques voix et quelques battements de mains saluèrent l'entrée de la belle créole.

Elle s'assit sur le devant de la loge, ayant à son côté une de ses amies d'une beauté différente de la sienne, mais non moins attrayante et dans laquelle le lecteur n'aura pas de peine à reconnaître la marquise Louise d'Ermel.

Toutes deux prêtèrent d'abord une attention polie au concert; puis, lorsque l'entr'acte fut arrivé, Joséphine haussa à moitié les stores de la loge.

Il était évident que les deux femmes avaient à causer.

A cet instant-là, de l'autre côté du théâtre, un homme, qui ne les avait pas quittées du regard, s'élança dans le corridor.

Il se heurta contre Murat, pimpant, pompeux, qui fredonnait l'air qu'on venait de chanter:

Si bate nel mio cuore,  
L'inchiestro e la farina.

— Butor! s'écria Murat en recevant le choc de ce personnage.

Puis aussitôt, après l'avoir regardé:

— Comment, c'est toi, Lafosse? Sapristi! tu as manqué de me culbuter comme un simple corps ennemi.

LAFOSSE. — Je ne t'avais pas vu; excuse-moi.

Que les Bavares de M. de Thann, battus à Coulmiers et coupés de Paris, soient mis hors de cause par le général d'Aurelle de Paladines, et la marche du feld-maréchal qui a pris Metz et qui s'avance vers le centre de la France, cette marche ne sera qu'une promenade inutile. Le prince Frédéric-Charles avec ses cent mille hommes sera forcé de remonter rapidement vers le Nord, s'il trouve les 300,000 combattants des bords de la Loire dont Gambetta nous a annoncé la prochaine entrée en campagne.

Et ne croyons pas que les 250,000 Prussiens en état d'agir autour de Paris soient bien tranquilles sur les résultats de la lutte définitive.

Ils savent, à l'heure qu'il est, que Paris, avec 300,000 soldats armés pour combattre partout, ne s'est pas condamné d'avance à se laisser investir mécaniquement, à manger jusqu'à la dernière miette de son dernier pain, puis à se rendre à ce bon M. de Bismark.

Un grand acte de guerre se prépare, qui pourrait bien nous sauver de M. de Moltke. Toute la plaine au delà des fortifications n'est plus qu'un vaste camp dans lequel est cantonnée la jeune armée de Paris et qui entoure la grande ville. Le jour des grandes opérations est proche et les Prussiens sont sur le qui-vive, tandis que les nôtres, impatientes de briser le cercle de fer dans lequel nous étouffons, redisent avec confiance ce mot du général Ducrot : « Soyez-en sûrs, les Allemands battront en retraite, et ils ne repasseront pas tous le Rhin. »

Que la Fortune se charge de réaliser cette prophétie et que, débarrassée des Prussiens, la France laisse là les pensées du sépulcre, et que le peuple qui a fait la révolution, reprenant conscience de sa mission, la dirige, l'explique et la développe.

La vraie politique nationale de la France, dit M. Chassin, est celle que nos pères de la Révolution ont inaugurée. Au cri de :

Amour sacré de la patrie !...

ils chassèrent l'ennemi du territoire et ils envahirent le monde pour l'émanciper.

Mais pour l'émancipation des peuples, la paix aujourd'hui est plus puissante que la guerre, et notre mission est plus pacifique que belliqueuse.

Nous voyons trop ce qu'il en coûte de sang, de prospérité et de civilisation à deux nations pour quatre mois de guerre. L'une et l'autre, avant de travailler à l'avènement de la fraternité européenne, auront de trop longues années à dépenser pour panser toutes les plaies qui saignent. La guerre est

œuvre de barbarie. C'est un temps d'arrêt pour le progrès, dont le mouvement ne devrait jamais être empêché.

A la date qu'il est, Son Insolence M. de Bismark peut encore se regarder comme un grand ministre et écouter sans rire ses flatteurs qui le comparent à Richelieu.

Le grand chancelier de Prusse se vante probablement d'avoir joué, avec sa rouerie ordinaire, la générosité et la franchise de M. Jules Favre, et la longue expérience politique de M. Thiers, le patriotisme affligé de tous les deux. Il a fait tout son possible pour convaincre l'Europe de son habileté. Il a entassé pour cela memorandum sur memorandum, mais l'Europe a vu clair à travers les ficelles usées du ministre prussien, et s'est dit simplement : « M. de Bismark n'est pas un grand politique. Il est brutal et il croit être fort ; il est fourbe et il croit être habile ; il ne comprend rien à la grande politique, dont il ne connaît et n'emploie que les moyens démodés. Il n'a qu'une qualité, l'audace, celle que lui donnent les succès inattendus de M. de Moltke. Nous l'attendons à la défaite. »

La défaite pourrait bien ne pas se faire attendre longtemps.

La situation s'éclaircit, et nous commençons à voir nettement. Paris est encore bloqué, mais une armée est sortie de ses murs, et déjà nous entendons le canon gronder dans la plaine. Nos soldats sont aux prises avec les assiégeants. Au delà de Paris, à l'exception de la route de l'Est vers l'Allemagne, les troupes de Frédéric-Charles, de Werder, de Thann, sont contenues par nos armées de province. A Saint-Quentin, Amiens, Aumale, Rouen, Louviers, Évreux, Laigle, Nogent-le-Rotrou, la Ferté-Bernard, Saint-Calais, Vendôme, Orléans, Gien, Nemours et Joigny, les bureaux télégraphiques fonctionnent librement, ce qui fait supposer que l'ennemi n'occupe pas ces localités, et que son invasion autour de la capitale ne s'étend pas au delà d'un périmètre de quinze ou vingt kilomètres. Au delà marchent, pour l'enserrer de plus en plus, les armées du général Michel et les volontaires de Garibaldi, à l'est ; les armées de la Loire, au centre ; à l'ouest et au nord, les armées de Kératry et de Bourbaki.

*Combat de Bondy.* — Si Paris compte sur la province, la province peut compter sur Paris. Par sa résistance obstinée, la grande capitale a donné le temps à la France de s'organiser militairement et

de reprendre conscience d'elle-même. Tous les Parisiens se sont faits soldats, et sa garde nationale a reçu, le 24 novembre, le baptême du feu. C'est dans une reconnaissance au delà de Bondy que les soldats citoyens ont montré ce que le pays pouvait attendre d'eux, et c'est un bataillon presque entièrement composé de pères de famille qui a eu l'honneur de marcher le premier à l'ennemi. L'engagement a eu lieu dans le triangle formé par le canal de l'Ourcq, la ligne du chemin de fer de Strasbourg et le front boisé du parc du Raincy. Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies de marche du 72<sup>e</sup> bataillon, sous les ordres du commandant Massiou, se sont portées en avant de nos grand'gardes, et, protégées par les tirailleurs du capitaine Cortegiani déployés le long du canal, sont entrées dans le village.

Pendant que la 4<sup>e</sup> compagnie, avec le capitaine Couchet, se joignait aux tirailleurs et s'avancait en longeant le canal, la 3<sup>e</sup>, commandée par ses deux capitaines, MM. de Boueiller et Dubray-Vital, se déployait sur le côté droit de la route. Malgré le feu très-vif de l'ennemi, les gardes nationaux se sont avancés, marchant comme de vieilles troupes et ripostant vigoureusement.

On a dépassé de 500 mètres la barricade qui ferme la sortie de Bondy, essuyant avec un énergique sang-froid une fusillade nourrie qui n'a pas duré moins de trois heures. Les Prussiens étaient retranchés derrière des barricades et tiraient des maisons crénelées avec une vivacité qui révélait le nombre dix fois supérieur des Allemands.

La retraite, protégée par les obus du fort de Noisy, s'est effectuée en bon ordre, et à quatre heures les gardes nationaux sont rentrés dans leurs postes avancés, dont la garde leur est désormais confiée.

Dans cette reconnaissance, la 4<sup>e</sup> compagnie a eu quatre blessés. Le commandant Massiou a reçu une balle dans la jambe. Le sous-lieutenant Richard, qui a emporté un blessé sur son dos, s'est particulièrement distingué, ainsi que le chirurgien-major Martin qui allait relever les blessés sous le feu de l'ennemi.

La garde nationale, dont l'empire tombé faisait si peu de cas, a montré ce dont elle était capable alors qu'il s'agit de défendre sa patrie contre l'invasion.

La reconnaissance de Bondy n'a été que le début de cette campagne que la garde citoyenne se propose de mener vigoureusement contre les Prussiens. Nous aurons bien d'autres succès à enregistrer.

MURAT. — Oh ! oh ! il faut être bigrement distrait pour ne pas me voir. (Lui donnant le bras.) Comment as-tu trouvé la Grassi tout à l'heure dans son duo : *Pandolfetto, graciosetto, ta, la la* ?

LAFOSSE. — La Grassi ?

MURAT. — Quelle petite mère adorable à croquer, hein ? Es-tu de mon avis, hein ?

LAFOSSE. — Oui.

MURAT. — Ça ne t'intéresse pas, toi, les chanteuses. Tu n'aimes pas la musique ; c'est la tragédie seule qui a le don de te plaire. Ouf !... A propos, je ne t'ai pas encore fait mon compliment sur M<sup>lle</sup> Destigny. Il paraît qu'elle est charmante ; je ne l'ai pas vue, mais on parle d'elle de tous les côtés. Heureux coquin !

LAFOSSE. — M<sup>lle</sup> Destigny... oui, dans la tragédie... je...

MURAT. — Cré nom ! tu ne m'écoutes pas, tu ne sais pas seulement ce que je dis. Qu'est-ce que tu as, Lafosse ? Je ne t'avais pas bien vu, tu as l'air tout bouleversé.

LAFOSSE. — Il y a de quoi.

MURAT. — Puis-je t'être utile à quelque chose ? Le cœur et le bras de Murat sont à toi. Nous sommes dans les bons, nous autres.

LAFOSSE. — Merci.

MURAT. — Sacrédié ! il faut que tu t'expliques. Je n'aime pas à te voir cette figure à la fièvre. Parions que Bonaparte t'aura donné quelque nouvelle corvée.

LAFOSSE, lui serrant la main. — Juste. Et j'aime-

rais mieux aller seul au-devant d'une batterie que d'aller où il m'envoie.

MURAT. — Où t'envoie-t-il donc ?

LAFOSSE. — Dans une loge, où il n'y a que deux femmes.

MURAT, en riant. — C'est là ce qui t'effraye ?

LAFOSSE. — Assurément, et tu en seras moins surpris lorsque tu sauras, mon camarade, que sur ces deux femmes...

MURAT. — Eh bien ?

LAFOSSE. — Il y en a une qu'il faut que j'épouse dans huit jours.

MURAT. — Diable !... c'est autre chose, en effet... Pauvre ami ! (Il lui donne une poignée de main et s'éloigne en chantant :)

Si bate nel mio cuore,  
Ta, la, la, la, la...

(Dans la loge de M<sup>me</sup> Bonaparte.)

JOSÉPHINE, à la marquise d'Ermei. — Je sais tout, ma chère Louise. Bonaparte m'a appris votre démarche auprès de lui pour obtenir la grâce de M. Chavallon.

LA MARQUISE. — La grâce ? Non, la liberté.

JOSÉPHINE. — Peu importe.

LA MARQUISE. — Alors, vous ne pouvez avoir qu'une bonne réponse à m'apporter du Premier Consul ?

JOSÉPHINE. — Hélas !

LA MARQUISE. — Que voulez-vous dire ?

JOSÉPHINE. — Votre protégé est plus coupable que vous ne semblez le croire.

LA MARQUISE. — Compromis peut-être, mais coupable... oh ! non.

JOSÉPHINE. — Il est affilié à une société secrète convaincue de complot contre la sûreté de l'État et les jours du Premier Consul.

LA MARQUISE. — C'est impossible !

JOSÉPHINE. — Il en est convenu lui-même.

LA MARQUISE. — O mon Dieu !

JOSÉPHINE. — J'ai eu sous les yeux sa déposition.

LA MARQUISE. — Cela est incompréhensible.

JOSÉPHINE. — Pas autant que vous le croyez, mon amie. Les hommes nous confient tout, excepté les affaires de la politique. J'en sais quelque chose.

LA MARQUISE. — Quel est le sort qui l'attend, dans ce cas ?

JOSÉPHINE. — Il passera en jugement comme tous ses coaccusés.

LA MARQUISE. — Et il sera condamné ?

JOSÉPHINE. — Probablement.

LA MARQUISE. — Condamné à...

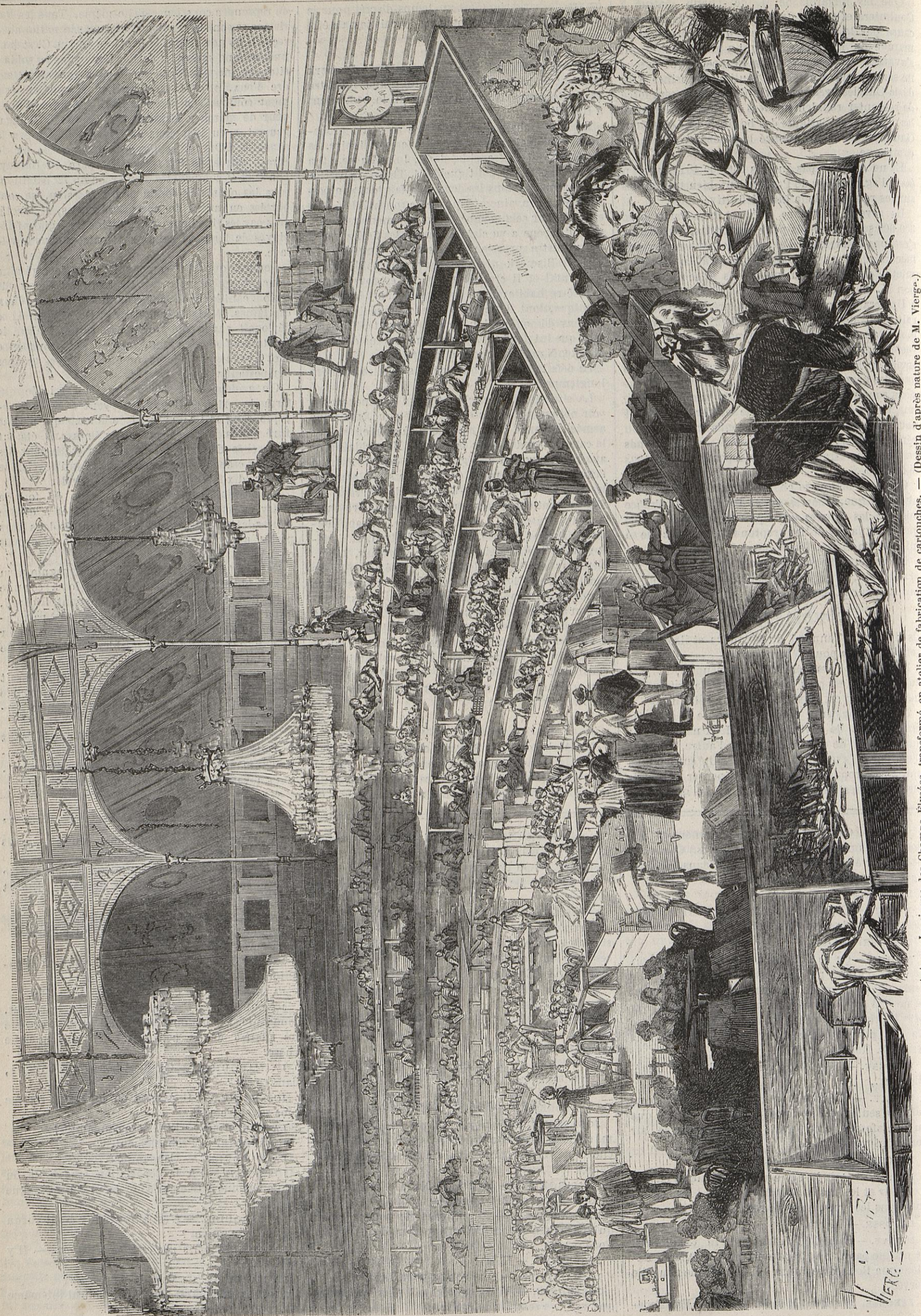
JOSÉPHINE. — A la déportation sans doute, ou tout au moins à un emprisonnement d'assez longue durée.

LA MARQUISE. — C'est affreux ! N'y a-t-il aucun moyen de le sauver ?

JOSÉPHINE, après une certaine hésitation. — Il y en a un.

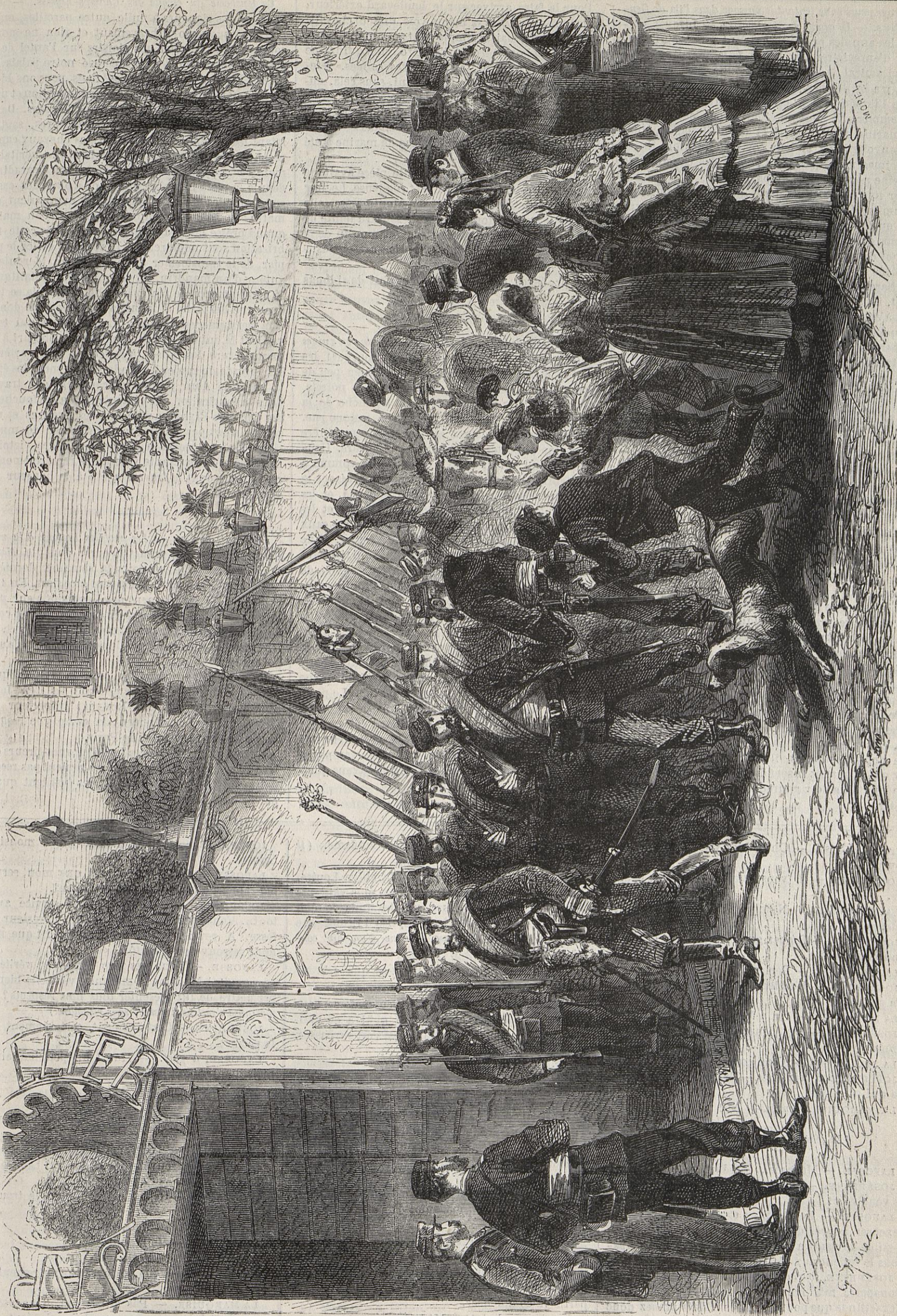
LA MARQUISE. — Vous le connaissez ?

JOSÉPHINE. — C'est le Premier Consul lui-même qui me l'a indiqué.



PARIS ASSIÉGÉ. — Le cirque des Champs-Élysées, transformé en atelier de fabrication de cartouches. — (Dessin d'après nature de M. Viéger.)





LA DÉFENSE. — Retour des francs-tireurs de Neuilly-sur-Marne au jardin Bullier, leur quartier général, après leur exploit de Vitry-sur-Seine. — (Dessin d'après nature de M. Gustave Janet.)

PARIS ASSIÉGÉ. — Le cirque des Champs-Élysées, transformé en atelier de fabrication de cartouches. — (Dessin d'après nature de M. Vieille.)

Barque prussienne tentant le passage dans l'île de Gennevilliers. — Le canon de Montmartre. — Jusqu'à présent les annales prussiennes n'ont guère eu l'occasion d'enregistrer des hauts faits maritimes. Le grand amiral Adalbert, qui veille aux rives de Kiel, n'a brillé encore que par sa prudence, malgré toute l'impéritie dont ont fait preuve les amiraux de l'empire. Ne pouvant étonner par leurs exploits les marins du Danemark et de la Hollande, dont ils convoitaient de si bon cœur l'annexion, ils se sont imaginé de passer aux yeux des canotiers de la Seine pour de vrais lords de mer.

Par une de ces nuits dont, la semaine dernière, la lumière électrique pouvait seule percer l'obscurité, quelques Allemands ont cru facile de surprendre nos grand'gardes.

Tout doucement ils quittent la rive d'Argenteuil où 5,000 d'entre eux sont installés. Ils détachent une barque, et silencieusement, bien silencieusement, ils se mettent à traverser la Seine, se préparant à débarquer dans l'île de Gennevilliers.

Quel était leur but ?

Cherchaient-ils à surprendre et à enlever nos sentinelles, ou, rêvant une gloire plus haute, se disposaient-ils à enlever la redoute de Gennevilliers et à monter à l'assaut des buttes Montmartre ?

Tout cela est supposable, car depuis qu'ils ont pris l'homme de Sedan, ils croient possible de tout prendre.

Leur idée ne fut pas heureuse. Leurs avirons furent peut-être trop indiscrets, et ils étaient à peine arrivés au milieu du fleuve qu'une décharge de chassepots les assaillit. Ils durent virer de bord promptement, heureux de ne pas tomber sous les balles françaises jusqu'au dernier.

La presque-île de Gennevilliers fut sauvée cette nuit-là de l'invasion, sans que la formidable batterie de Montmartre eût à tonner de toutes ses pièces.

Il lui en reste quelques-unes encore, de ces bonnes pièces de marine, quoiqu'elle en ait cédé une l'autre jour à un de nos secteurs dont on avait besoin de renforcer la puissance.

Ce n'est pas sans peine qu'on est parvenu à descendre des hauteurs de la butte ce monstre de bronze qui ne demande qu'à dévorer du Prussien.

Pour le hisser sur la plate-forme du moulin de la Galette, en suivant la rue Lepic, cette voie si escarpée, et sur les pavés, par les temps de brouillard que nous traversons, il avait fallu atteler au fardier qui la portait suspendue sous son grand essieu une vingtaine de vigoureux chevaux tirant à plein collier.

Pour la faire arriver sur le boulevard extérieur, en lui faisant suivre la même voie, un seul cheval suffi. L'animal était là simplement pour maintenir le brancard de la voiture. A l'arrière, une quinzaine de vigoureux marins, aux muscles solides, retenaient avec des cordes le fardier qui, sans cela, aurait été emporté par le poids de la pièce, lui et le cheval. L'équipage s'arrêtait de temps à autre pour souffler. Enfin on est arrivé sur la chaussée macadamisée du boulevard, et la pièce de marine a été dirigée sur la porte Saint-Ouen.

On a remarqué que, lorsque cette pièce avait été mise en batterie, elle était noire et rugueuse. Le jour où on l'a arrachée à son affût de Montmartre, elle était toute polie et toute brillante sous sa teinte de bronze. Les marins de la batterie du moulin de la Galette lui avaient fait sa toilette ; ils l'avaient astiquée en conscience.

La prudence des Prussiens leur fait de si longs loisirs !

La sentinelle de la tour du Bourget. — Usine en ruines sur les bords de la Molette. — Pauvre Bourget ! les bombes et les boulets l'ont réduit à bien peu de chose : quelques pans de murs troués et noircis, des monceaux de plâtras à droite et à gauche de la grande route de Lille qui forme son unique rue. Les usines qui formaient sa richesse immobilière n'ont plus ni portes, ni fenêtres, ni toiture. Heures quand il leur reste une muraille comme à cette fabrique de cartons dont nous reproduisons la silhouette désolée. La guerre a passé par là, et les caves sont effondrées, les pilons sont brisés et les ouvriers disparus. La Molette, qui prêtait ses eaux à l'usine, ne semble plus que couler à regret. Il ne reste là que quelques Prussiens entêtés qui tiennent malgré les pluies de mitraille qu'on leur envoie de temps à autre. Ils ne savent pas pourquoi ils occupent cette position dangereuse et inutile, mais ils l'occupent. Ils la gardent avec toute la discipline que leur impose la schlague.

Contre cette tour grossière et à moitié démolie, la consigne veut que se morfondent une patiente sentinelle qui semble emprunter son immobilité à une statue et sa patience au patriarche Job. Le poste n'est pas des plus gais, surtout dans la saison où nous sommes et alors que le brouillard détrempe la terre dans laquelle on accomplit le va-et-vient méthodique de la faction militaire. Mais en campagne on n'a pas à choisir ses aises ; nous en savons quelque chose.

Cartoucherie du cirque des Champs-Élysées. — La guerre a des rigueurs à nulle autre pareilles, mais nous les supportons bravement et rien ne nous coûte plus de sacrifier nos plaisirs sur l'autel de la patrie. Quand nous avons écrasé notre palais de Saint-Cloud sous les bombes, nous pouvons bien faire de notre nouvel Opéra une manutention et une cartoucherie du cirque des Champs-Élysées. Dans cette vaste salle où brillaient les écuyères, sautillaient les clowns et caracolaient les chevaux caparçonnés de paillettes, s'est installée une véritable manufacture militaire. Sur chaque rang de gradins, depuis la piste jusqu'au lustre, on a placé des cases sur lesquelles des ouvrières habiles manipulent du matin au soir et quelquefois du soir au matin quand presse l'ouvrage. Les opérations de cette fabrication sont nombreuses. Il s'agit de coller le papier, de le transformer en cylindre en le roulant autour d'un mandrin, de poser le culot métallique, le porte-amorce, de placer la balle. Tout cela se fait avec une dextérité à laquelle le patriotisme donne une vertigineuse vigueur. Les ouvrières qui travaillent là ont été empruntées pour la plupart à la manufacture des tabacs, à la section des cigarières. L'habitude de rouler les londres et les soutados était la garantie d'un prompt et consciencieux travail dans la fabrication des cartouches. La cartoucherie des Champs-Élysées a déjà fait ses preuves et nos soldats n'ont pas à craindre de manquer de munitions. Le jour prochain de notre première victoire, la patrie reconnaissante votera des remerciements à ces femmes dont le travail a été à la hauteur des circonstances.

Les francs-tireurs. — Les mobiles bretons à la villa Havsmann. — Les francs-tireurs, dont le Monde illustré racontait les exploits la semaine dernière, ont des ancêtres dont ils doivent être fiers. En 1791 et en 1792, le département des Vosges mit sur pied quinze bataillons de francs-tireurs levés pour combattre l'invasion. Leurs chefs, Jean Humbert, de Rouvray, et Nicolas Haxo, devinrent l'un et l'autre généraux.

Ils firent des merveilles sous la République ; plus tard en 1814 et enfin pendant les Cent-Jours sous les ordres de M. Rouyer, inspecteur des forêts, ils tinrent bravement la campagne jusqu'à la conclusion de la paix de Paris.

Et ce sont les fils de ces hardis francs-tireurs que les Prussiens qu'ils déciment ne veulent pas reconnaître comme belligérants. Ils les fusillent quand par hasard ils les prennent.

LA MARQUISE. — Oh ! parlez vite ! Quel est ce moyen ?

JOSÉPHINE. — Il vous paraîtra singulier, peut-être.

LA MARQUISE. — N'importe ; quel qu'il soit, je l'adopte.

JOSÉPHINE. — Prenez garde, vous vous engagez beaucoup, Louise.

LA MARQUISE. — Parlez !

JOSÉPHINE. — Eh bien... (On frappe légèrement à la porte de la loge.)

LA MARQUISE. — On a frappé.

JOSÉPHINE. — Oui. Une visite dont j'étais prévenue.

LA MARQUISE. — Quel contre-temps !

JOSÉPHINE, à voix basse. — Examinez bien l'homme qui va entrer.

LA MARQUISE, étonnée. — Ah !

(Le général Lafosse entre et salue.)

LAFOSSE. — Madame... Mesdames...

JOSÉPHINE. — Bonjour, général. Quel miracle de vous voir !

LAFOSSE. — Le Premier Consul m'a chargé de l'excuser auprès de vous, madame. Il lui est impossible de venir au concert ; un surcroît d'occupations le retient aux Tuileries.

JOSÉPHINE, souriant. — J-m'y attendais un peu. Bonaparte m'a habituée à ses contre-avis. Il n'a d'exactitude que pour les autres... Mais prenez donc place, général.

LAFOSSE. — Mille fois obligé, madame. (Il s'assied.)

JOSÉPHINE, à la marquise. — Ma chère Louise, laissez-moi vous présenter un de nos plus vaillants soldats, le général Lafosse, un des amis de mon mari... (A Lafosse.) M<sup>me</sup> la marquise d'Ermel, une autre moi-même. (Lafosse s'incline d'un air contraint.)

LA MARQUISE, à part. — Qu'est-ce que cela signifie ?

JOSÉPHINE. — Eh bien ! monsieur Lafosse, vous pourriez dire au Premier Consul qu'il a eu vraiment tort de ne pas venir ; la Grassi s'est surpassée. N'est-ce pas, Louise ?

LA MARQUISE. — J'ai peu écouté.

LAFOSSE. — Je ferai votre commission, madame. (A part.) Alors, Bonaparte ne m'a pas menti : elle est plus jolie que je ne l'aurais cru.

JOSÉPHINE. — Êtes-vous comme tout le monde, général ? Donnez-vous, vous aussi, à la musique italienne la préférence sur notre pauvre musique française ?

LAFOSSE. — Je suis un juge bien incompetent dans cette question, madame ; j'ai été bercé avec des airs de Gluck.

JOSÉPHINE. — Musique héroïque, musique de soldat... Je ne l'apprécie pas moins que vous... Mais mon goût, mon caractère, me portent vers des airs plus tendres. (Préludes à l'orchestre.) Ah ! la seconde partie va commencer.

LAFOSSE, se levant. — Madame...

JOSÉPHINE. — Ce n'est pas un congé, monsieur Lafosse.

LAFOSSE. — Je suis au regret que mon service me ramène auprès du Premier Consul.

JOSÉPHINE. — Allez donc... le service avant tout... Vous avez toutes les qualités, monsieur Lafosse. A revoir. Quelque chose me dit que nous nous retrouverons bientôt.

LAFOSSE. — Vous êtes trop bonne, en vérité. (A la marquise.) Madame la marquise veut-elle bien me permettre de lui présenter tous mes respects ? (La marquise s'incline à peine, sans répondre.)

JOSÉPHINE. — Certainement, certainement, elle le permet.

LAFOSSE, à part. — Hum ! un peu hautaine... mais diantrement jolie !

(Sortie du général Lafosse.)

LA MARQUISE, à Joséphine. — M'expliquerez-vous à présent ?

JOSÉPHINE. — Tout, ma chère. Mais auparavant, comment trouvez-vous le général Lafosse ?

LA MARQUISE. — Cette question...

JOSÉPHINE. — Répondez ; comment le trouvez-vous ?

LA MARQUISE. — Mais... bien.

JOSÉPHINE. — Voilà tout ?

LA MARQUISE. — Voilà tout.

JOSÉPHINE. — Vous ne l'avez pas autrement remarqué ?

LA MARQUISE. — Pas autrement. Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas du tout.

Ils l'ont fait plusieurs fois déjà, mais je crois bien que cela ne leur arrivera plus. Les francs-tireurs de l'Est ont pris le bon moyen. Quelques-uns des leurs ayant été passés par les armes, ils ont usé de représailles.

Ils ont arrêté un train de cent vingt personnes qui, venant d'Allemagne, circulait sur la ligne de l'Est; ils ont fait descendre les voyageurs, et sur place, et sur l'heure, ils ont fusillé jusqu'au dernier ces sujets du roi Guillaume. Après avoir accompli cet acte de justice sommaire, les francs-tireurs ont informé le prince de Mecklembourg qu'ils en agiraient de la même façon jusqu'au jour où la Prusse leur aura reconnu le caractère de soldats réguliers.

Cette exécution a ému M. de Bismark, pour qui les actes de force sont le meilleur argument. Le grand chancelier a envoyé à M. Jules Favre une dépêche des plus insinuates, priant notre ministre des affaires étrangères de régulariser la situation militaire des corps francs.

Il était temps, car si cela continuait, la guerre, des deux côtés, prendrait un caractère de cruauté indigne de notre civilisation.

Mais si les amis de M. de Bismark veulent que nous revenions à des sentiments moins barbares, nous n'avons qu'un mot à leur répondre : « A vous les premiers, messieurs les Prussiens ! »

Comme bravoure, les francs-tireurs de 1870 ont de dignes émules dans les mobiles bretons, dont nous avons ici plusieurs fois signalé la tenace intrépidité sous le feu de l'ennemi. Ces derniers auraient peut-être plus de foi catholique. Ils sont croyants comme leurs ancêtres, qui portaient pour signe de ralliement une croix blanche sur le devant de leur chapeau rond. En venant à Paris, ils ont emmené avec eux leur aumônier, qui les suit au combat aussi bravement qu'il les reconduira triomphants au pays. Il a une fière tournure, cet aumônier, lorsqu'il est à cheval, botté et éperonné, portant fièrement sa soutane comme un cuirassier porte son manteau rouge. Quand les mobiles bretons sont dans leur campement du bois de Boulogne, l'aumônier leur dit la messe tous les dimanches. La villa de M. Haussmann, située un peu en arrière du moulin de Longchamp, leur sert de chapelle, et la veranda de cette princière demeure est transformée en chœur d'église. On a chassé les vendeurs du temple, et là où se donnaient rendez-vous tous les hauts trafiquants des terrains de Paris et les Turcarets de la bâtisse, on entend la parole de celui qui sait allier la religion avec le saint amour de la patrie.

*L'ambulance de l'église de Montrouge.* — Tandis que la villa Haussmann est convertie en chapelle, l'église de Montrouge est transformée en ambulance.

Ce monument chrétien, qui se trouve sur la route d'Orléans, à quelques pas des remparts et non loin du champ ordinaire des opérations militaires, est de construction toute récente. Une flèche élancée s'élève au-dessus de son clocher et servirait certainement de point de mire aux Prussiens si jamais ils se décident à faire parler leurs fameux canons Krupp, dont un échantillon se trouve embourbé sur les rives de la Marne, près Joinville-le-Pont.

L'ambulance établie dans l'église de Montrouge n'est pour ainsi dire qu'un entrepôt de blessés. Les voitures ou les cacolets amènent là les soldats frappés par les projectiles ennemis. On leur fait un premier pansement et on les dirige ensuite sur les ambulances de l'intérieur, où la guérison et la convalescence peuvent être menées à bien. Ici l'encombrement, après une affaire quelque peu sérieuse, serait trop grand, et, quoique spacieux, le chœur, les chapelles et la nef se trouveraient trop petits.

Les blessés ne font qu'y passer, mais la besogne n'en est pas moins dure le jour où la poudre a parlé dans la partie méridionale de notre ligne de défense.

*La fermeture des portes de Paris.* — Encombrement à la porte de Saint-Denis. — Samedi dernier, une affiche du gouverneur de Paris annonçait qu'à partir du lendemain, dimanche, toutes les portes de Paris seraient fermées et que les ponts-levis ne s'abaisseraient plus que pour laisser passer des régiments, des canons ou des terrassiers du génie. Cette journée fut bien employée par les Parisiens, amis de la belle nature. C'était le dernier jour, il fallait en profiter.

Dès que la nouvelle fut connue, les citadins envahirent la campagne, courant dans la plaine de Gennevilliers, de Châtillon, dans le bois de Vincennes. Tout le monde voulait faire sa provision d'air pur et de légumes. Les transactions sur les choux ont été ce jour-là des plus actives, les spéculateurs sur les produits maraîchers des plus audacieux. On en remplissait les sacs, les paniers, les charrettes, les fiacres. Tout était bon pour emballer les précieux légumes dont on pensait ne pouvoir plus munir le ménage, une fois les portes fermées.

Aussi il fallait voir les abords de la porte de Saint-Denis le samedi soir à l'heure où le clairon sonne la fermeture. Gens à pied, gens à cheval, porteurs de hottes, de sacs, de paniers, maraudeurs et fruitiers, femmes et enfants, haquets, charrettes, voitures, tout cela se pressait, s'entassait,

grouillait, courant, trottant, galopant, pour arriver à temps. Il fallait entrer sous peine de coucher en plein air et d'y vivre jusqu'au moment où la victoire permettrait de rouvrir les portes de la ville.

La presse était si terrible ce jour-là que la consigne a dû fléchir sa sévérité et que sentinelles et portiers ont donné le quart d'heure de grâce. Je crois même que le quart d'heure a duré plus de 60 minutes.

Que diable ! on ne pouvait laisser tous ces gens-là à la belle étoile. Ils auraient encombré la plaine et on avait besoin d'avoir toutes ses aises pour commencer le lendemain les grands préparatifs de la partie décisive.

MAXIME VAUVERT.

## LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

OUVRARD

J'ai trouvé déjà l'occasion de parler d'Ouvrard, mais seulement en ce qui concernait ses opinions financières sous l'empire. En 1789, Ouvrard n'avait que dix-neuf ans, et cependant il marquait dans le monde de la spéculation à Nantes, où les spéculateurs ne manquaient pas, et ils avaient une certaine malice, comme on en jugera par le fait suivant :

### Un expédient financier

« Le traité de Versailles qui, en 1783, avait terminé la guerre et assuré l'indépendance des États-Unis de l'Amérique, avait donné à son commerce un nouvel essor ; dès lors la prospérité toujours croissante de la ville de Nantes, à laquelle son ancienne enceinte ne suffisait plus, demanda une ville nouvelle que l'on vit bientôt s'élever. Je désirai connaître M. Graslir, qui donnait son nom à ce nouveau quartier. Devenu propriétaire de terrains considérables, M. Graslir, pour hâter ses constructions, créa, sous le nom de *bons à astin*, un papier payable à vue en monnaie de cuivre, et qu'on appela alors *papier de construction*, parce qu'en effet cet habile négociant s'en servait uniquement pour payer ses ouvriers. Sa fortune, accrue par ses heureuses combinaisons, excita l'envie, des bruits fâcheux portèrent atteinte à son crédit, appelèrent de tous côtés à la fois les porteurs de bons au remboursement, et causèrent un embarras réel. M. Gras-

JOSÉPHINE. — Vous n'avez pas été frappée de son air de franchise ?

LA MARQUISE. — Je n'y ai pas pris garde. Où voulez-vous en venir avec ces questions étranges, et quel rapport existe-t-il entre ce général et la préoccupation douloureuse dont je suis agitée ?

JOSÉPHINE. — Un très-grand.

LA MARQUISE. — Chacune de vos paroles augmente ma surprise.

JOSÉPHINE. — Apprenez, ma chère Louise, que le Premier Consul met une condition à la délivrance de M. Chanvallon.

LA MARQUISE. — Je m'en doutais bien ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, aucun sacrifice ne me coûtera.

JOSÉPHINE. — Aucun ?...

LA MARQUISE. — Hâtez-vous de m'instruire. Cette condition, c'est....

JOSÉPHINE. — C'est que vous épouserez le général Lafosse.

LA MARQUISE, regardant Joséphine avec stupéfaction. — Épouser.... moi.... J'ai mal entendu !

JOSÉPHINE. — Non, mon amie. Telle est l'idée fixe du Premier Consul. Il en a quelques-unes comme cela.

LA MARQUISE, très-émue. — Le Premier Consul ne peut pas songer à se moquer de moi... ni vous non plus, Joséphine.

JOSÉPHINE. — Certes ! Remettez-vous, ma bonne amie ; on pourrait nous remarquer... Heureusement que la musique couvre nos paroles. (Elle hausse encore les stores de la loge.) Je m'attendais à ce premier

mouvement de votre part. Que voulez-vous ? Moi je ne suis pour rien dans tout ceci ; j'accomplis les instructions de Bonaparte. Son premier acte, au lendemain de votre mariage, sera de faire rendre une ordonnance de non-lieu en faveur de M. Chanvallon.

LA MARQUISE. — Je crois rêver.

JOSÉPHINE. — On vous donne le temps de réfléchir.

LA MARQUISE. — Mais vous savez bien, Joséphine, vous qui avez reçu ma confiance, que je ne veux pas, que je ne peux pas me marier, précisément à cause de Chanvallon.

JOSÉPHINE. — Entre nous, Louise, peut-être poussez-vous à l'excès le sentiment de reconnaissance et de délicatesse qui vous lie à ce jeune homme.

LA MARQUISE. — Oh ! non.

JOSÉPHINE. — Une occasion se présente de vous acquitter envers lui. Il vous a sauvé la vie, prétendez-vous ; vous pouvez sauver la sienne.

LA MARQUISE. — Mais à quel prix ?

JOSÉPHINE. — Le Premier Consul et moi, nous ne pouvons avoir à vous proposer qu'un parti honorable et brillant.

LA MARQUISE. — Que j'épouse le premier venu !... un homme que je viens de voir pour la première fois !... un Lafosse...

JOSÉPHINE, piquée. — Pour sauver un Chanvallon.

LA MARQUISE, tressaillant. — Joséphine ! JOSÉPHINE. — Vous me forcez à parler ainsi, ma

chère Louise. Vous n'êtes pas raisonnable. Réfléchissez un peu. En refusant le moyen qui vous est offert... le seul... c'est vous qui faites preuve d'ingratitude et d'égoïsme.

LA MARQUISE. — Serait-il vrai ? Ma tête se perd ; je ne sais où j'en suis depuis un quart d'heure.

JOSÉPHINE. — Écoutez les conseils d'une amie, d'une véritable amie.

LA MARQUISE. — Au moins, si je pouvais voir Chanvallon quelques instants.

JOSÉPHINE. — Le Premier Consul s'y oppose de la façon la plus formelle.

LA MARQUISE. — C'est de la tyrannie.

JOSÉPHINE. — Oh ! je ne dis pas le contraire. Cédez à la tyrannie, elle dégagera votre volonté.

LA MARQUISE, après un moment de silence. — Non, Chanvallon en mourrait.

JOSÉPHINE. — Qu'en savez-vous ?

LA MARQUISE. — Je le connais.

JOSÉPHINE. — Vaniteuse !

LA MARQUISE. — Il n'est pas semblable aux autres hommes.

JOSÉPHINE, haussant les épaules. — Et moi, je vous dis que tous les hommes se ressemblent. Vous croyez à l'amour de M. Chanvallon ?

LA MARQUISE. — Oh ! taisez-vous !

JOSÉPHINE. — Il faut bien appeler les choses par leurs noms.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



Barque prussienne essayant d'aborder dans la presqu'île de Gennevilliers, entre Bezons et Argenteuil. — (Dessin de M. Montbart.)

lin, calculant le temps employé à compter les sacs de billon, en fit rechercher chaque jour la quantité nécessaire au paiement de son papier; et, par cet ingénieux expédient, il maintint son crédit et fit cesser les demandes de remboursement. Cet exemple me fit comprendre comment le crédit, en multipliant la richesse, peut accroître à la fois les

fortunes particulières et la prospérité du pays, et comment l'intelligence des affaires doit créer des ressources pour tous les besoins et des moyens de succès au sein même des difficultés. »

Avec une intelligence aussi apte que la sienne, Ouvrard ne pouvait rester inactif devant l'aurore de 1789.

Son premier coup d'essai est un coup de maître. « Mes premiers calculs se portèrent sur la branche d'industrie exercée par mon père, et je sentis combien les circonstances pouvaient lui être favorables. Les formes du gouvernement étaient changées; les plus graves intérêts de la nation se discutaient à la tribune, la presse était libre, les partis plaiaient



AUTOUR DE PARIS. — La messe des mobiles du Finistère, à la villa Haussmann, au bois de Boulogne. — (D'après le croquis de M. L. Grandin.)

leur cause devant l'opinion publique; tout devenait question, dispute, controverse et discussion. Les livres, les écrits de toute espèce allaient se multiplier avec profusion. La fabrication et le commerce du papier devaient donc prendre de grands développements; aidé des anciennes relations et du crédit de mon père, j'achetai, dans les manufactures du Poitou et de l'Angoumois, tout le papier qu'elles pourraient fabriquer pendant deux ans. L'événement justifia mes calculs: je cédai à MM. Duprat frères, libraires à Tours, et à plusieurs autres libraires de Nantes, mes marchés avec un bénéfice de trois cent mille fr., somme considérable à cette époque et à mon âge. Les premières faveurs de la fortune, en me donnant dans le monde une existence que ma jeunesse et la fortune de mon père me permettaient peu d'espérer, décidèrent de mon penchant pour les spéculations, et ce penchant triompha de la vie dissipée à laquelle me livraient mon âge et mon inexpérience.

Notez qu'Ouvrard était de son métier épicier en gros. Ceci n'était point tout à fait de l'épicerie. Mais il paraît qu'Ouvrard faisait aussi merveille de ce côté, puisqu'en 1793 on le dénonce comme accapareur au dictateur de Nantes, à Carrier.

Notre spéculateur qui avait plus d'une corde à son arc, comme on l'a déjà vu, se fait nommer aide de camp du général Boivin, puis chargé par le général Cauclaux de porter des drapeaux vendéens à Paris, où il finit par rester avec un congé illimité.

Ouvrard se montre digne de cette mission doublement agréable en venant en aide à ses compatriotes

malheureux, dont le nombre était grand. Il entre à ce sujet dans des détails fort intéressants en ce qu'il montre sous une face nouvelle un homme sur la férocité duquel on a peu varié jusqu'ici.

filles d'un menuisier chez lequel logeait Robespierre, rue Saint-Honoré, avaient quelque crédit près de lui; je n'hésitai pas à rechercher leur protection. Un jour, étant allé à la Convention, je vis que Ro-



Ruines du château de Chantourterelle, dernier poste avancé, entre Dugny et le Bourget.



AUX AVANT-POSTES. — Ruines d'une fabrique de carton sur la Molette, entre Saint-Denis et le Bourget. — Sentinelle avancée.

Comme les précédents, notre récit est extrait du premier tome des *Mémoires d'Ouvrard* (Paris, Montardier, 1826, trois in-8°).

*Un dîner de Fouquier-Tainville*

« Les calamités qui avaient désolé Nantes contribuèrent peut-être aussi à la détermination que je pris de rester à Paris. Je ne pouvais retourner dans une ville où toutes les familles étaient en deuil, et d'ailleurs je vis bientôt que ma présence à Paris pouvait être utile aux victimes proscrites par Carrier.

On se souvient que cent trente-deux Nantais furent envoyés au tribunal révolutionnaire de Paris par ce féroce proconsul, qui les avait choisis parmi les citoyens les plus notables; ils devaient trouver la mort en route, mais le choix fit le général Boivin de M. Boustat pour commander l'escorte déjà joua les complots des assassins et fit arriver à la Conciergerie mes malheureux compatriotes. Toutes bonnes actions portent avec elles leur récompense. Le général Boivin rendit à la ville de Nantes des services qu'il pouvait payer de sa tête. Si la voix de la reconnaissance ne s'est pas fait encore entendre, je me trouve heureux d'avoir l'occasion de rappeler à mes concitoyens un dévouement si noble et si pur.

Instruit de leur déplorable position, mon premier mouvement fut de chercher à les secourir et à les faire rendre à la liberté. J'appris bientôt que les

bespierre occupait la tribune; je me rendis aussitôt chez elles; je leur peignis les malheurs de mes compatriotes avec toute la chaleur d'un jeune homme; mes prières, mes instances ne furent pas sans effet: le lendemain la plus jeune des deux sœurs me reçut avec un air de confiance qui me parut de bon augure; elle m'avait obtenu un rendez-vous de Robespierre pour le lendemain. Je ne pus me défendre d'une vive émotion en paraissant devant ce redoutable dicateur. Je le trouvai à côté de ces deux jeunes filles, déjeunant avec du café; il me reçut assez bien, m'engagea à partager son déjeuner, et me dit qu'il savait le motif de ma visite, mais que dans une pareille affaire il ne pouvait rien: « Voyez », ajouta-t-il quand je le quittai, « Fouquier-Tainville ou son greffier. » J'avais trop à cœur le succès de mes démarches pour négliger ces indications. Je fus chez le greffier, où je ne trouvai que sa femme; elle n'avait ni le ton, ni la simplicité des filles du menuisier; c'était au contraire une femme plus étrangère aux scrupules qu'à l'intrigue, et qui croyait que pour sortir d'un grand danger on ne devait pas être difficile sur le choix des moyens. Après beaucoup de démonstrations de zèle, elle finit par me déclarer que toute intervention serait inutile auprès de Fouquier-Tainville, hors celle d'une intéressante solliciteuse. Cette réponse me laissait peu d'espoir; mais M<sup>lle</sup> de M..., dont le père, déjà atteint par l'épidémie des prisons, pouvait, d'un instant à l'autre, lui être ravi, se détermina à se présenter chez Fouquier-Tainville pour obtenir leur translation dans une maison de santé. La beauté de cette jeune personne, ses larmes, son embarras, sa candeur, firent impression sur Fouquier-Tainville; il l'écouta avec intérêt, et finit par lui faire espérer une décision favorable, si elle se trouvait seule le lendemain, à deux heures, aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau. Fouquier ne s'y fit pas attendre; enveloppé d'une redingote bleue, un chapeau rabattu sur la figure, le petit homme vint à l'heure convenue au-devant de la suppliante lui offrir son bras et son parapluie. Il la conduisit jusqu'à la Râpée, où il lui fit les honneurs d'un modeste dîner. Durant le repas, Fouquier-Tainville, maîtrisé par un sentiment qu'il craignait de laisser paraître, plus encore que par la préoccupation de ses affaires, parla fort peu, et quoiqu'avec ses regards s'arrêtassent souvent sur M<sup>lle</sup> de M..., pas un mot, pas un geste ne firent regretter à cette jeune personne sa hasardeuse démarche. Le repas fini, il la conduisit aux Tuileries, et prit congé d'elle avec toute la gaucherie qu'on pouvait attendre d'un tel soupissant; mais il fut fidèle à sa promesse, la translation s'effectua.

J'ai dit qu'à Nantes, Ouvrard s'était trouvé à bonne école, au point de vue des expédients financiers. Voici un fait qui le prouve sur un plus grand théâtre :

#### Un moyen de hausse

« Les usines de mon père avaient été incendiées pendant la guerre de la Vendée; j'adressai mes réclamations au comité de salut public; sur le rapport de Robert Lindet, j'obtins une indemnité de deux cent mille francs; mes démarches à ce sujet me firent connaître les embarras financiers du gouvernement. Je pensai qu'il serait possible de l'en faire sortir, et je m'occupai d'en chercher les moyens. Je lui conseillai de faire décider, par une loi, que les assignats ne seraient admis en paiement des contributions qu'au cours commun de chaque mois, mesure bien simple, d'une importance d'abord inaperçue, et suffisante cependant à elle seule pour maintenir le crédit du papier-monnaie, pour assurer au trésor un véritable revenu, au lieu de ces contributions qu'on rendit absolument nulles pendant plusieurs années, en permettant qu'elles fussent acquittées en papier à son taux nominal. Ce projet, qui pouvait avoir de si utiles résultats, ne fut pas accueilli. C'est une chose digne de remarque que dans le nombre des hommes à talents qui ont jeté un si vif éclat sur l'Assemblée constituante et parmi ceux qui ont figuré depuis dans les hautes fonctions, il y en ait eu si peu qui aient montré

de véritables connaissances en finances, et que cette science soit restée presque stationnaire au milieu de l'essor qu'ont pris toutes les autres. Il nous a fallu bien des fautes et une expérience chèrement acquise pour arriver à des idées saines sur cette partie si importante de l'administration publique. »

Je ne puis m'empêcher de reproduire les lignes suivantes, auxquelles les circonstances présentes donnent une actualité singulière.

« Nous avons tant gagné en richesse et en prospérité, qu'on peut à peine se figurer combien à cette époque Paris ressemblait peu à ce qu'il est aujourd'hui. On n'y voyait alors que des monuments d'une splendeur évanouie; des hôtels déserts, sans valeur, restaient comme un dernier témoin des fortunes qui avaient disparu; l'argent avait été enfoui ou emporté; quatorze armées avaient été formées pour la défense du territoire attaqué de toutes parts; le pays le plus beau, le plus industrieux, le plus productif du monde, n'était qu'un vaste camp retranché, d'où devait s'élanter la force destinée à conquérir l'Europe; l'industrie, le travail, les fabriques, tout languissait, tout était sacrifié au grand intérêt de la défense de la patrie. Il n'y avait d'activité en France que pour la guerre. »

Cet état de choses ne pouvait durer longtemps: le caractère national devait bientôt reprendre le dessus. Le Français est de tous les peuples celui qui se fait le plus vite aux situations les plus nouvelles. L'esprit industrieux se réveilla au milieu du tumulte des armes; le goût de la société, des plaisirs, du luxe, reparut au milieu des vestiges sanglants de la terreur. »

Encore deux anecdotes, — elles abondent chez Ouvrard, — et je croirai avoir assez fait apprécier ses souvenirs :

#### Bonaparte devin

Ce fut quelque temps avant le 13 vendémiaire que Bonaparte fut présenté chez M<sup>me</sup> Tallien. Il était peut-être de tous ceux qu'elle recevait, le moins en évidence, et le moins favorisé de la fortune. J'étais loin de prévoir alors qu'il tiendrait un jour dans ses mains les destinées du monde, et que son inimitié aurait une si funeste influence sur ma vie. Les affaires politiques étaient l'aliment habituel des conversations, mais elles ne les remplissaient pas exclusivement. Souvent, au milieu des discussions les plus animées, il se formait dans le salon des petits comités où l'on oubliait, dans des entretiens frivoles, les graves intérêts dont on était trop souvent occupé. Bonaparte s'y mêlait rarement; mais lorsqu'il y prenait part, c'était avec une sorte d'abandon; il montrait alors une gaieté pleine de vivacité et de saillies. Un soir il prit le ton et les manières d'un diseur de bonne aventure, s'empara de la main de M<sup>me</sup> Tallien, et débita mille folies. Chacun voulut offrir sa main à cet examen; mais quand vint le tour de Hoche, il parut s'opérer un changement dans son humeur; il examina attentivement les signes de la main qui lui était présentée, et, d'un ton solennel, dans lequel perçait une intention peu bienveillante, il dit: « Général, vous mourrez dans votre lit. » Une généreuse colère brilla un moment sur le front de Hoche, mais une saillie de M<sup>me</sup> Beauharnais dissipa ce nuage, et fit renaître la gaieté que cet incident avait refroidie. »

#### Le dernier déjeuner de Barras

« Le 18 brumaire, en entrant chez Barras, qui m'avait fait appeler de bon matin, je vis que les sentinelles de la garde du Directoire avaient été relevées par des troupes aux ordres de Bonaparte. Le général Jubé, qui commandait cette garde, avait, d'accord avec Syeïs, fait évacuer dans la nuit les postes, sous le prétexte de passer une revue et de faire manœuvrer ses troupes à Arcueil; mais à peine furent-elles sur le boulevard extérieur, qu'elles firent un à-droite sur les Tuileries, où elles se réunirent autour du général Bonaparte. »

Vers neuf heures, le général Moreau entra dans la cour du Luxembourg, à la tête d'une demi-brigade, tambour battant; je me trouvais en ce moment auprès de Barras. L'aspect de sa demeure annonçait déjà un changement de fortune; son salon

était désert; lorsqu'on vint l'avertir que son déjeuner était prêt, la table de trente couverts se trouva servie comme à l'ordinaire, mais les convives n'y étaient pas; je m'y assis seul avec lui. Nous vîmes aussitôt entrer M. de Talleyrand et l'amiral Bruix, qui venaient demander à Barras sa démission, de la part de Bonaparte. Après quelques pourparlers, on convint d'une lettre dont les formes conservaient l'empreinte de la protection que, quatre ans auparavant, Barras avait prêtée à la fortune naissante du général de l'armée d'Italie. »

LORÉDAN LARCHEY.

## LES PROCLAMATIONS

Les proclamations suivantes ont été adressées à la population et à l'armée de Paris :

Citoyens de Paris,  
Soldats de la garde nationale et de l'armée,

La politique d'invasion et de conquête entend achever son œuvre. Elle introduit en Europe et prétend fonder en France le droit de la force. L'Europe peut subir cet outrage en silence, mais la France veut combattre, et nos frères nous appellent au dehors pour la lutte suprême.

Après tant de sang versé, le sang va couler de nouveau. Que la responsabilité en retombe sur ceux dont la détestable ambition foule aux pieds les lois de la civilisation moderne et de la justice! Mettant notre confiance en Dieu, marchons en avant pour la patrie.

Le gouverneur de Paris,

GÉNÉRAL TROCHU.

Paris, 28 novembre 1870.

Le Gouvernement de la défense nationale à la population de Paris.

Citoyens,

L'effort que réclamaient l'honneur et le salut de la France est engagé.

Vous l'attendiez avec une patriotique impatience que vos chefs militaires avaient peine à modérer. Décidés comme vous à débusquer l'ennemi des lignes où il se retranche et à courir au-devant de vos frères des départements, ils avaient le devoir de préparer de puissants moyens d'attaque. Ils les ont réunis; maintenant, ils combattent; nos cœurs sont avec eux. Tous, nous sommes prêts à les suivre, et, comme eux, à verser notre sang pour la délivrance de la patrie.

A cette heure suprême où ils exposent noblement leur vie, nous leur devons le concours de notre constance et de notre vertu civique. Quelle que soit la violence des émotions qui nous agitent, ayons le courage de demeurer calmes. Quiconque fomenterait le moindre trouble dans la cité trahirait la cause de ses défenseurs et servirait celle de la Prusse. De même que l'armée ne peut vaincre que par la discipline, nous ne pouvons résister que par l'union et l'ordre.

Nous comptons sur le succès, nous ne nous laisserions abattre par aucun revers.

Cherchons surtout notre force dans l'inébranlable résolution d'étouffer, comme un germe de mort honteuse, tout ferment de discorde civile.

Vive la France! Vive la République!

LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT.

Le général Ducrot aux troupes de la deuxième armée.

« Soldats!

« Le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserrait depuis trop longtemps, et menaçait

de nous étouffer dans une lente et douloureuse agonie.

« A vous est dévolu l'honneur de tenter cette grande entreprise. Vous vous en montrerez dignes, j'en ai la certitude. Sans doute, vos débuts seront difficiles, nous aurons à surmonter de sérieux obstacles; il faut les envisager avec calme et résolution, sans exagération comme sans faiblesse.

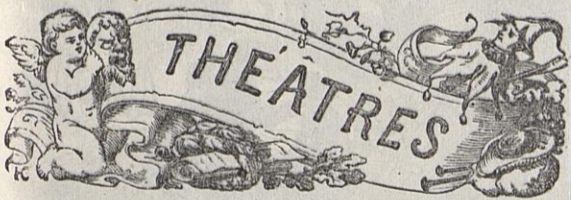
« La vérité, la voici. Dès vos débuts, touchant nos avant-postes, nous trouverons d'implacables ennemis rendus audacieux et confiants par de trop nombreux succès; il y aura donc là à faire un vigoureux effort, mais il n'est pas au-dessus de nos forces.

« Pour préparer votre action, la prévoyance de celui qui nous commande a accumulé plus de quatre cents bouches à feu, dont deux tiers au moins du plus gros calibre; aucun obstacle matériel ne saurait y résister, et pour vous élancer dans cette trouée vous serez plus de cent cinquante mille hommes, tous bien armés, bien équipés, abondamment pourvus de munitions, et, j'en ai l'espoir, tous animés d'une ardeur irrésistible.

« Vainqueurs dans cette première période de la lutte, votre succès est assuré, car l'ennemi a envoyé sur les bords de la Loire ses plus nombreux, ses meilleurs soldats. Les efforts héroïques et heureux de vos frères les y retiennent.

« Courage donc et confiance. Songez que dans cette lutte suprême nous combattons pour notre honneur, pour notre liberté, pour le salut de notre chère et malheureuse patrie, et si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées. Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger!

« Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux! Vous pourrez me voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer; alors ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi. En avant donc, et que Dieu nous protège! »



COMÉDIE-FRANÇAISE : Cinquième acte de *Lucrece Borgia*: cinquième acte d'*Hernani*. — VAUDEVILLE, PORTE-SAINT-MARTIN, CLUNY, ATHÉNÉE, BA-TA-CLAN, REINE-BLANCHE, HOTEL DU LOUVRE, etc., etc. : séances patriotiques.

Toujours la même chose! toujours des demi-spectacles, des cinquièmes de pièce, des fragments! Je ne répondrais pas que le public ne finit par s'en lasser. Quant aux artistes, ils sont infatigables; ils ne dissimulent pas leur joie de se retrouver sur les planches; tout prétexte leur est bon; c'est à croire qu'ils payeraient pour se faire revoir et entendre. Coquelin se multiplie; Saint-Germain se montre chaque soir sur deux ou trois scènes; M<sup>lle</sup> Favart colporte *Stella* en tout lieu; M<sup>me</sup> Marie Laurent ne cesse pas de déclamer (lorsqu'elle pourrait si bien le dire) *le Manteau Impérial*; M<sup>lle</sup> Rousseil récite de l'*Hippolyte Cogniard* et M<sup>lle</sup> Marie Colombier de l'*Albert Delpit*; Paul Deshayes interprète les malédictions de François Couturier; Taillade fait revivre avec sa verve sombre les *Volontaires de 1792*; Lafontaine gémit rétrospectivement sur le sort des transportés, tandis que sa femme soupire le *Revenant*, ce sublime marivaudage; enfin « aimez-vous Dugueret? on en a mis partout. »

Les conférenciers ne le cèdent en rien aux artistes; ils s'emparent eux aussi de la première salle venue et dressent leur table devant tous les auditeurs; Tony Révillon va de l'Opéra au club de la

Reine Blanche; Jules Claretie rouvre les portes du théâtre Cluny; maître Desmarest et maître Alexandre Laya, débarrassés de leurs robes noires, dépensent leur verve chaleureuse au profit des ambulances; Henri de Lapommeraye trace un ingénieux parallèle entre Tartuffe et M. de Bismark.

N'allons pas oublier de dire que les cercueils de *Lucrece Borgia* ont fait la semaine dernière une entrée triomphale à la Comédie-Française. En plein jour! Quelle revanche sur les hésitations d'autrefois! Décidément Victor Hugo est l'homme du moment, le lion, comme on disait jadis; on ne peut faire un pas sans lire son nom en lettres géantes sur chaque muraille. Assez fréquemment aussi on le rencontre en personne, car il aime à aller à pied comme au temps de sa verdure. Baudelaire, dans son livre de *l'Art romantique*, a constaté chez l'auteur de *Lucrece Borgia* ce goût pour la promenade. « Je me souviens d'une époque, dit-il, où la figure de Victor Hugo était une des plus rencontrées parmi la foule; et bien des fois je me suis demandé, en le voyant si souvent apparaître dans la turbulence des fêtes ou dans le silence des lieux solitaires, comment il pouvait concilier les nécessités de son travail assidu avec ce goût sublime mais dangereux des promenades et des rêveries. Cette apparente contradiction est évidemment le résultat d'une existence bien réglée et d'une forte constitution spirituelle, qui lui permet de travailler en marchant, ou plutôt de ne pouvoir marcher qu'en travaillant. Sans cesse, en tout lieu, sous la lumière du soleil, dans les sanctuaires de l'art, le long des bibliothèques poudreuses exposées au vent, Victor Hugo, pensif et calme, avait l'air de dire : *Enire bien dans mes yeux pour que je me souviens de toi*. A l'époque dont je parle, époque où il exerçait une vraie dictature dans les choses littéraires, je le rencontrai quelquefois dans la compagnie d'Edouard Ourliac; il m'apparut comme un homme très-doux, très-puissant, toujours maître de lui-même, et appuyé sur une sagesse abrégée, faite de quelques axiomes irréfutables. »

Victor Hugo garde aujourd'hui encore sous sa barbe blanchie cet air de force et de calme; son œil est toujours aussi pénétrant et aussi vif qu'il y a vingt ans, — peut-être même plus vif. Et lorsque à mon tour je le vois passer, je me surprends à murmurer ces petits vers qu'un audacieux anonyme a placés dans la bouche du poète des *Chansons des rues et des bois* :

Parfois il me semble entendre  
Des bourdonnements lointains :  
Je me penche et crois comprendre  
Qu'il s'agit de mes refrains.

On me discute, on m'affirme;  
Paris d'articles est plein.  
Un journal dit : — Quel infirme!  
Un autre dit : — Quel malin!

Moi, je souris. Laissez dire.  
Dieu, dont l'arrêt est sacré,  
De moi fit un homme-lyre :  
Le vent soufflait, j'ai vibré,

Non, ce ne sont pas chimères  
Les vers que je vais sonnans.  
J'en appelle à vous, ô mères!  
Vous savez le *Revenant*!

O place Royale! ô place!  
Souvenirs non décriés!  
Jeunes gens, c'est moi qui passe;  
Cachez vos noirs enciers!

Jeunes gens, je suis le maître.  
Si l'un de vous raille ici,  
Je lui pardonne. Peut-être  
Est-ce un peu ma faute aussi...

J'ai oublié le reste.

En même temps que le cinquième acte de *Lucrece Borgia*, la Comédie-Française a repris le cinquième acte d'*Hernani*, — mais *Hernani* sans Delaunay et sans Bressant!

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

Pour faire suite à notre dernier article.

Notre dernier article nous a valu deux lettres; et nous en sommes ravi, encore que ces morceaux de papier enveloppassent des paquets de récriminations.

Songez-donc! en ces temps de rationnement être sûr d'avoir deux lecteurs, presque un public, et ainsi de ne pas envoyer sa prose aux moineaux! C'est, en effet, un des côtés pénibles de notre métier que de ne jamais savoir à qui l'on parle, ni même de ne pouvoir affirmer que l'on parle à quelqu'un. Et voyez combien en cela l'acteur est mieux partagé que l'homme de lettres: lui au moins peut compter du regard les spectateurs auxquels il s'adresse.

Mes deux inespérés, inopinés et « chers lecteurs » me reprochent donc d'avoir réclamé la mise à la scène de personnages poétiques vivants, auxquels on ferait chanter des couplets d'opérette.

Je conviens qu'en temps ordinaire pareille entreprise serait monstrueuse; la pensée n'en viendrait même pas à un vaudevilliste piqué de la tarentule. Mais il ne faut pas oublier que nous sommes dans une situation excessive, exorbitante, hors de proportion avec tout ce qui a été et sera; qu'ainsi bien des hardiesses nous sont permises si elles peuvent, pour un instant, tromper notre ennui; et qu'en fin de compte le *Manuel du savoir-vivre* ne saurait être la loi de gens qui mourront peut être demain!

Si donc la personne de nos ennemis, par exemple, peut nous divertir à voir caricaturée sur les planches, qu'on nous la serve, et au gros sel. Nous avons bien, j'imagine, gagné cette pâture. Et quant aux gens casqués de cuir à qui cela pourrait faire du tort, vous voudrez bien vous souvenir qu'ils ont de l'avance sur nous et en ont pris à leur aise depuis quatre mois.

D'ailleurs, depuis la suppression de la censure, le théâtre jouit des mêmes immunités que la caricature. Les tendances de notre jeune République sont toutes libérales, et en cela elle se montre supérieure à celle de 93 qu'il est aisé de prendre plus d'une fois en flagrant délit de tyrannie.

Ainsi, lorsqu'en 1793 l'Opéra voulut revenir à son ancien répertoire, il lui fut enjoint de remanier ses livrets, d'y faire une chasse puérile aux mots: *roi, prince, sceptre, couronne, trône*.... Le roi devint le *chef*; le prince, le *maire* ou le *représentant du peuple*; le sceptre, l'*épée*; la couronne, le *bonnnet rouge*; le trône, le *fauteuil*.... comme dans les romances corrigées à l'usage des pensionnats le mot *amour* est encore aujourd'hui remplacé par le mot *tambour*.

Ainsi, dans le *Déserteur*, au lieu de :

Le roi passait et le tambour battait aux champs,

on chantait cette ineptie :

La loi passait et le tambour battait aux champs;

ou bien encore :

Le pouvoir exécutif passait et le tambour battait aux champs.

Cela était de rigueur, et il n'eût pas fait bon user du texte primitif, même par distraction. Sarrette, fondateur du Conservatoire, a bien eu toutes les peines du monde à se disculper d'avoir fait jouer à un de ses élèves l'air : *O Richard, ô mon roi!* sur le cor.

Mais j'en reviens à mon idée fixe de voir nos ennemis sur la scène et de nous en divertir un brin. Rire de l'ennemi est de bonne guerre; cela le diminue en mettant à néant ce qu'il y a de farouche dans les airs qu'il se donne.

ALBERT DE LASALLE.

### ÉCHECS

Solution du problème n° 353.

- |                         |            |
|-------------------------|------------|
| 1. C 5 R                | 1. R 5 D   |
| 2. F 8 F                | 2. R 4 D   |
| 3. C 3 F, échec         | 3. R 5 D   |
| 4. R 5 C                | 4. R pr. C |
| 5. F 7 C, échec et mat. |            |

P. JOURNOUD.

## Le caporal Bayard de La Vingtrie

Bayard, un beau prénom !  
Dix-huit ans, un bel âge !

Du courage plein le cœur, le jeune de La Vingtrie n'a eu que le temps de montrer à son pays envahi la grande fierté d'âme qui est héréditaire dans sa famille.

C'est jeudi dernier que cet adolescent, à la physiologie empreinte de douceur et presque de timidité, mais qui se retrouvait un lion devant l'ennemi, est tombé sous les balles prussiennes.

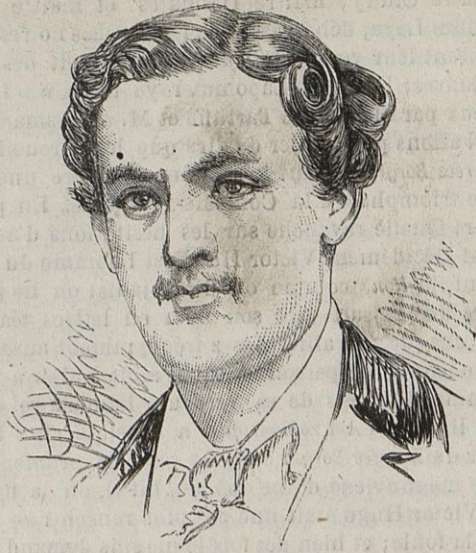
Il appartenait au corps des volontaires de la défense nationale.

Le 24 au matin, ils partent, le fusil sur l'épaule, pour accomplir un véritable tour de force.

Ils étaient huit.

Il s'agissait de monter à l'assaut de la redoute de Montretout et de reconnaître les travaux que font là les Prussiens derrière leurs terrassements.

La petite troupe, composée du capitaine de Laleu, du sergent-fourrier Biadelli, du sergent de Cuvillon,



M. Bayard de la Vingtrie, tué dans une reconnaissance à Montretout.

du caporal de la Vingtrie et de quatre volontaires, commence à ramper le long du mamelon, se dissimulant derrière les plis de terrain aux regards des Prussiens.

Ils parviennent ainsi jusqu'à l'épaule du redan, sous les balles qui passent par-dessus leurs têtes. Ils vont se glisser le long d'un mur qui se dresse là et les protégera ; mais entre ce mur et le point où l'on se trouve, s'ouvre à découvert un mètre de terrain qu'il faut franchir d'un bond.

— En avant ! crie M. de Laleu.

Les volontaires s'élancent, les balles pleuvent. Un de ces intrépides tombe, c'est le jeune Bayard de La Vingtrie, qui vient de recevoir une balle dans la cuisse et dans le ventre : « Camarades, dit le jeune homme, j'ai mon compte. Laissez-moi. »

Ses trois camarades, MM. de Laleu, Biadelli, de Cuvillon, se précipitent vers lui, le prennent entre leurs bras, quand une seconde balle frappe Bayard en pleine poitrine.

Les volontaires étaient fusillés à droite et à gauche par de nombreux tirailleurs ennemis. Les balles crépitaient comme la grêle sur les vitres. N'importe ! Les trois hommes prennent M. de La



LE SIÈGE. — Aspect de la porte de Saint-Denis, le samedi 26 novembre, veille de la fermeture définitive de l'enceinte. — (Dessin de M. Rickebusch.)

Vingtrie, et calmes, au pas, le front haut, marchant à découvert, emportent leur ami en traversant le feu et le rapportent à leurs avant-postes, où ils arrivent sans la moindre égratignure.

Transporté à l'ambulance de Suresnes, le jeune Ferdinand Bayard de La Vingtrie expira le lendemain matin.

Sa vie a été courte, mais son heure dernière a été bien remplie.

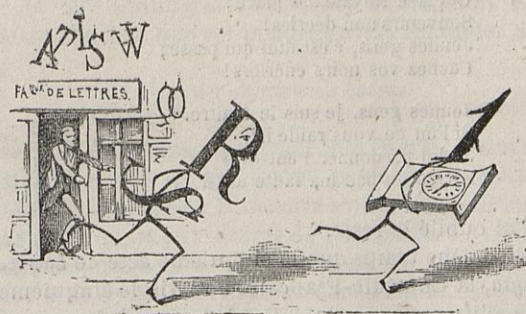
Honneur à sa mémoire !

LÉO DE BERNARD.

**UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.**  
*Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.  
Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur du *Monde Illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

**LE RÉPARATEUR** A BASE DE QUINQUINA ; rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévis, Paris.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Force n'est pas droit.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD  
4, place du Théâtre-Français, à Paris

**L'INVASION 1870**, par ALBERT DELPIT. — Un beau volume in-18. — Prix, franco, 2 francs.

**DES CONSEILS DE FAMILLE.** — Leur organisation et leurs attributions, conformément aux lois, décrets et arrêtés sur la Garde nationale, commentés et interprétés par M. FEYTAUD, avocat. — Une brochure in-8°. — Prix 40 centimes.

**CARTE DES SECTEURS ET DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE.** — Une belle carte coloriée, pliée et renfermée sous une couverture imprimée. — Prix : 30 centimes.

**LIVRET DU GARDE NATIONAL**, constatant son identité et ses états de services. — Prix : 25 cent.

**LES MARCHES MILITAIRES DE LA GARDE NATIONALE.** — Instructions à suivre en exécution de l'instruction sommaire donnée par le gouverneur de Paris le 22 octobre 1870.

**Itinéraire.** — Sortie de l'enceinte. — Avant-garde. — Colonne en marche. — Mouvements en bataille. — Haltes. — Chemins de traverse. — Défilés. — Mardage. — Embuscade. — Discipline des troupes en marche. — Règles du tir. — Prix : 20 centimes.